

MARS 2026- N°2

PORTRAITS

ELLES font la GUYANE





Mercedes-Benz

Classe A Starlight Édition

à partir de
499€
/mois⁽¹⁾
LOA 60 mois

1^{er} loyer - 5000€

ou à partir de
40 900€



*Voir conditions en concession

UN CRÉDIT VOUS ENGAGE ET DOIT ÊTRE REMBOURSÉ. VÉRIFIEZ VOS CAPACITÉS DE REMBOURSEMENT AVANT DE VOUS ENGAGER.

(1) Exemple pour une location avec option d'achat d'un Mercedes Classe A de 40900€ d'une durée de 60 mois et d'un kilométrage annuel de 50000 km, 1^{er} loyer de 5000€ suivi de 59 loyers mensuels de 496€ hors assurance facultative, option d'achat finale de 17996€, soit un montant total dû sans option d'achat finale de 34428€ hors assurance facultative (dont 179,5€ de frais de dossier). Montant total dû avec option d'achat finale de 52424€ hors assurance facultative (dont 179,5€ de frais de dossier). Le coût mensuel de l'assurance facultative Décès, Perte Totale et Irréversible d'Autonomie, Incapacité Temporaire Totale de travail, souscrite auprès de Cardif Assurance Vie et Cardif Assurance Risques Divers, est de 40,926€ par mois qui s'ajoute au montant du loyer ci-dessus. Coût total de l'assurance facultative : 2415€.* Loyer arrondi à l'euro supérieur. Sous réserve d'étude et d'acceptation par Crédit Moderne Antilles Guyane (société détenue à 100 % par BNP Paribas Personal Finance), SA au capital de 18 727 232 € - Siège social Imm. Le Sémaphore, ZAC Houelbourg Sud II, ZI Jarry, Rue René Rabat, 97122 Baie-Mahault - RCS Pointe-à-Pitre 341 891 653 - N° Orias 07 027 944 (www.orias.fr). Vous disposez d'un droit de rétractation. Dans la limite du stock disponible.



Contactez-nous

Pensez à covoiturer. #SeDéplacerMoinsPolluer

**Guyane
Automobile**

0694 22 97 95
Rond-Point Maringouins ZI Collery 2 Cayenne



ÉDITO LA FORCE DE NOS LIENS

C'est avec une immense fierté que nous vous présentons le deuxième opus de *Portraits – Elles font la Guyane*. Après l'accueil chaleureux réservé lors de notre lancement, une certitude nous anime désormais : en Guyane, les femmes ne sont pas des figures de l'ombre. Elles sont à la fois mémoire, colonne vertébrale et audace. Elles portent les familles, les traditions et les combats. Elles avancent entre le fleuve et la forêt, entre héritage et modernité, entre transmission et conquête.

Nos histoires locales ne sont autres que leurs trajectoires de vie. Dans les pages qui vont suivre, nous avons d'abord posé notre regard sur les binômes. Qu'elles soient mères-filles ou sœurs, rien n'égale la puissance des liens faits d'amour et de complicité. Nous plongeons dans l'intimité de celles qui se bâtissent ensemble. L'une pour l'autre, l'une par l'autre.

Puis nous avons mis le cap vers l'Ouest. Dans ces territoires éloignés des centres médiatiques, les femmes sont riches de courage. Piliers essentiels d'une région où les routes sont longues, certaines dirigent, éduquent et inspirent.

Enfin, nous rendons hommage à celles qui ouvrent les chemins : les « premières », les « seules », là où on ne les attendait pas. En brisant les plafonds de verre, elles tracent un sillage dans lequel des jeunes Guyanaises s'engouffreront peut-être demain en se disant que c'est possible. Que ces portraits vous inspirent autant qu'ils nous ont transportés.

Anne-Laure Labenne
Rédactrice en chef



Ewag Guyane
3 hameau des sables
97300 Cayenne

Direction artistique
Gwénaél Tilly

**Journaliste
reporter d'images**
Aubane Nesty

Impression
Magazine réalisé et imprimé
aux Antilles-Guyane

Directeur de la publication
Laurent Nesty

Rédacteurs
Adeline Louault, Nancy Lafine,
Sandrine Chopot, Enzo Dubesset

Secrétaire de rédaction
Scripto conseil

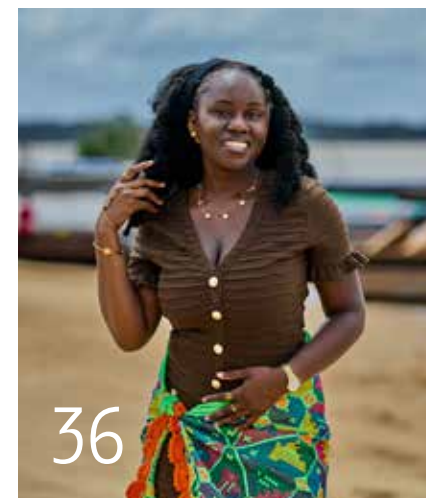
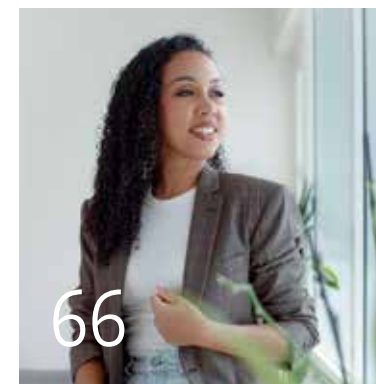
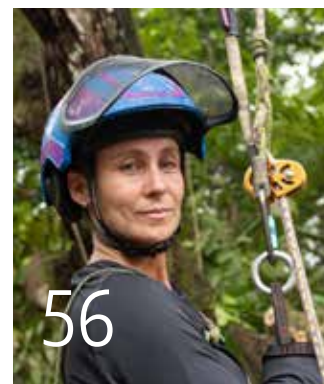
Distribution
Iguanacom

Rédaction en chef
Anne-Laure Labenne

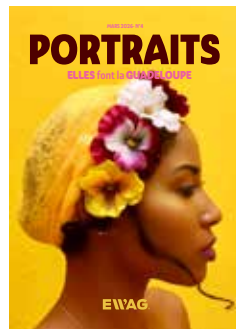
Photographes
Aubane Nesty, Noémie Dutertre,
Mathieu Delmer, Enzo Dubesset,
Christophe Fidole, Lilian Eloï.

Régie publicitaire
Aurélié Bancet, Angela Fontana,
Mathieu Delmer, Luciano Sainte-
Rose

**La reproduction, même partielle,
des articles, photos et illustrations
publiés est interdite.**



SOMMAIRE



Titre : Solèy Lò
Hommage à la lumière vive qui éclaire et réchauffe nos terres.
« Solèy Lò » célèbre ce soleil équatorial qui rend les sols fertiles, façonne les paysages verdoyants et insuffle à la Guyane son caractère ardent et charismatique.

Série : PIGMENT 2022
Matière : Toile Canvas Polyester
 Satin étanche



IG : @sisleyloubet / @tembeyana

TEMBEYANA — SISLEY LOUBET

Née à Cayenne, Sisley Loubet est danseuse et créatrice multidisciplinaire. Elle s'est produite sur les plus grandes scènes internationales aux côtés d'artistes tels que Rihanna, Beyoncé et Shakira, au cinéma dans *The Color Purple* et *Don't Worry Darling* et a participé à des événements majeurs tels le Super Bowl, les Oscars ou les Grammy Awards.

Formée en architecture et design spatial à Los Angeles, elle développe une approche hybride mêlant corps, image et espace. Dans un nouvel élan de direction artistique, avec son studio Tembeyana, elle conçoit des projets artistiques et culturels engagés, dédiés au rayonnement de la culture guyanaise.

STUDIO DE CRÉATION EN ART ET DESIGN

Le nom vient du tembé, un art des Noirs-Marrons de Guyane et du Suriname, et de Yana, surnom de la Guyane. Ensemble, cela exprime nos racines afro-amazoniennes et caribéennes, tout en portant un souffle d'ouverture vers le monde. Son ambition ? Raconter des histoires qui célèbrent nos racines tout en inspirant l'avenir, susciter l'émerveillement,

nourrir l'imaginaire et donner à nos communautés la fierté de rêver plus grand.

SÉRIE PIGMENT

À la croisée de la photographie, du cinéma, de la danse et du design d'installation, PIGMENT est une exposition-spectacle modulable en deux volets — photo-exposition et performance chorégraphique. PIGMENT interroge notre perception de l'identité, notre rapport instinctif à la couleur, à l'origine, à la différence, au regard de l'autre. L'identité n'est pas fixe mais plutôt en constant mouvement. La photographie révèle cette métamorphose, la danse l'incarne en faisant sortir les corps du cadre pour prolonger l'image dans l'espace. « Un voyage au cœur de la question identitaire, intime et collectif, à la fois ancré et en mouvement, qui célèbre nos héritages croisés. »

Les œuvres célèbrent les métissages et richesses culturelles de la Guyane dans un paradoxe profond : l'unicité au sein d'une humanité plurielle. La peau devient surface symbolique, la couleur devient métaphore et langage.

Adèle Exarchopoulos

LACOSTE 



Chez Orange,

les métiers techniques n'ont pas de genre



1 - PRISCA AJAX, CHARGÉE D'AFFAIRES EN GUYANE

J'ai rejoint Orange en Guyane en 2013 en tant que conseillère clientèle en recouvrement. J'ai ensuite été technicienne boucle locale et aujourd'hui je suis chargée d'affaires pour le déploiement de la fibre auprès des entreprises du territoire. Je réalise des études techniques, je supervise les travaux en veillant aux délais, à la qualité, à la maîtrise des coûts. Ce que j'aime le plus dans mon métier, c'est le contact avec les clients : les conseiller, les informer et leur apporter de la valeur. Grâce à Orange, j'ai développé une large palette de compétences et surtout une vraie maturité professionnelle. En tant que femme, je n'ai jamais rencontré de difficulté. Il faut dire que j'ai été formée à bonne école avec mon BEP en électronique, une filière où je n'étais entourée que de garçons !



2 - LAURENCE JEANTY, CHARGÉE D'AFFAIRES EN GUADELOUPE

J'ai intégré Orange en 2018 en contrat de qualification professionnelle en télécommunication, avec pour mission d'apporter un support technique aux clients du service après-vente. Depuis 2023, je suis chargée d'affaires. Je gère aujourd'hui un portefeuille de clients grands comptes : études des réseaux existants, analyse de faisabilité pour le déploiement de la fibre, chiffrage des coûts et suivi des chantiers. J'alterne entre le bureau et le terrain. C'est un métier exigeant et très technique, qui demande de solides connaissances en réseaux et un excellent relationnel. À mon arrivée, l'environnement était majoritairement masculin, au bureau comme sur le terrain. Mais la politique de mixité portée par Orange fait évoluer les mentalités. Pour moi, la réussite d'une femme dans un métier technique est une victoire collective, portée par le travail, l'ouverture d'esprit et la confiance.



3 - LIVIA DELET, RESPONSABLE SERVICE CLIENT ET PILOTAGE DE COMPTES EN MARTINIQUE

Ingénieure réseaux et télécommunications, j'ai rejoint Orange en 2008, en Métropole, sur un poste de maîtrise d'ouvrage autour d'un outil d'optimisation radio. Ma mission : former des ingénieurs radio, exclusivement masculins, à un outil en fin de cycle. Ils étaient sceptiques. Mais j'ai su démontrer son efficacité pour créer l'adhésion. En 2011, je reviens en Martinique comme ingénieure optimiseur radio, avant d'évoluer en 2018 sur mes fonctions actuelles. Chez Orange, l'égalité professionnelle est un engagement réel. Déléguée en Martinique de l'association « Elles bougent », je m'engage pour encourager les jeunes filles à s'orienter vers les filières scientifiques et techniques. Les métiers n'ont pas de genre. Compétence, motivation et savoir-être font la différence. Au 1er avril, je prendrai la tête d'une équipe de 14 chargés d'affaires, avec l'ambition de fédérer les talents et d'accompagner chacun dans sa progression. Il faut juste oser !



4 - OPHÉLIE GEMIEUX, TECHNICIENNE D'INTERVENTION EN MARTINIQUE

Mon métier consiste à installer, raccorder, diagnostiquer et dépanner des solutions télécoms pour les particuliers et les professionnels : fibre optique, réseaux cuivre, équipements data. C'est un métier technique et de terrain qui demande précision, rigueur, analyse, sang-froid et une bonne condition physique : travail en nacelle, tirage de câbles, mesures et raccordements fibre. On ne s'attend pas toujours à voir une femme dans cet environnement. C'est justement, c'est ce qui me motive. Prouver que ces métiers ne sont pas une question de genre, mais de compétences. Grâce aux formations internes et à l'accompagnement d'Orange, j'ai gagné en expertise et en assurance. Aujourd'hui, je suis fière d'exercer un métier exigeant qui fait évoluer les mentalités. Être une femme n'est pas une exception, c'est une évolution.



Debout : Rebecca Chaoul,
Gladice Gorge et Siliphone Colin
Assises : Géraldine Géolier
et Myriam Smock

LA PARITÉ EN ACTES

Chez BNP Paribas Antilles-Guyane, l'égalité hommes/femmes est un engagement quotidien qui s'appuie sur des actions aussi bien en interne qu'en externe.

Depuis plus de vingt ans, BNP Paribas a une politique active en faveur de l'inclusion, de la diversité et de l'égalité, et singulièrement de l'égalité professionnelle. Mixité des métiers, représentativité des femmes et gouvernance partagée, la stratégie de BNP Paribas Antilles-Guyane, filiale du groupe BNP Paribas, s'inscrit pleinement dans la stratégie nationale,

comme l'explique Cédric Common, son directeur commercial. « L'égalité ne se décrète pas mais se décline au travers d'actions très concrètes, menées depuis des années, comme les chiffres en témoignent. Les femmes représentent 63 % du corps social (61 % au niveau national). » Soit. Mais quid des fonctions managériales, auxquelles les femmes n'accèdent pas toujours comme elles le mériteraient ? Chez BNP Paribas Antilles-Guyane, 60 % des managers et 63 % des cadres

sont des femmes. Quant au comité de direction de la filiale, la parité de 50 % y est respectée. « Nous sommes particulièrement attentifs à l'équilibre des rémunérations et veillons à réduire l'écart à poste égal. Aujourd'hui, grâce à ce travail de plusieurs années, nous notons même un léger écart en faveur des femmes ! »

LEVER LES FREINS

« Nous sommes fiers de relayer et de participer aux différents programmes du groupe. BCEF Act'Her, ce réseau dont je fais partie comme d'autres collaboratrices et collaborateurs de BNP Paribas Antilles-Guyane (1 600 femmes pour 400 hommes) débute sa 5e saison de mentoring. Vingt et un duos de mentors proposent à des femmes du groupe un accompagnement sur une durée de neuf mois. Nos ambitions sont de lever un maximum de freins, de détecter et valoriser les soft skills et de les aider à prendre confiance en elles. Au sein du groupe, il existe bien d'autres programmes ou réseaux ayant trait à cette thématique que nous relayons et animons

localement — MixCity entre autres, mais pas seulement. »

ENTREPRENDRE AU FÉMININ

BNP Paribas Antilles-Guyane mène également nombre d'actions en faveur de sa clientèle d'entrepreneuses. « Nous avons bien sûr à cœur d'agir de façon très concrète pour le développement économique de nos trois territoires et nous portons une attention toute particulière aux femmes entrepreneures. Nous avons nommé des référentes sur "l'Entrepreneuriat féminin" sur chacun de nos trois départements, de manière à pouvoir accompagner de façon différenciée nos clientes ou prospects entrepreneures (dispositif #ConnectHers). Très bientôt, nous leur proposerons des ateliers dédiés visant à mettre en relation ces porteuses de projet avec nos clientes qui réussissent. Tant en interne qu'en externe, nous nous appuyons sur la force du collectif, sur les talents et les expertises. Une équipe unie au service de ses clientes et ses clients. »

AMEWAT

L'amour du naturel



Une marque capillaire Guyanaise pour les cheveux : crépus, frisés, bouclés et ondulés.

Disponible en Pharmacies et boutiques spécialisées.

WWW.AMEWAT.COM

FORCE PLURIELLE



Série : PIGMENT 2022 - Fanmi ©Tembeyana/Sisley Loubet



©MATHIEU DELMER

Armande Maurel et Joanna Marsan

ALCHIMIE FAMILIALE

Quand l'une dit rouge et l'autre bleu, les deux sœurs s'accordent sur le violet. Entre science et créativité, compromis et autonomie, Armande et Joanna ont trouvé la formule parfaite pour donner vie à Amewat, une marque de cosmétiques capillaires valorisant les ressources amazoniennes.

Armande, 30 ans, et Joanna, 33 ans, ont d'abord éprouvé leur connivence à travers une chaîne YouTube consacrée aux cheveux texturés. Avec 30 000 abonnés et plusieurs centaines de milliers de vues, l'aventure révèle une complémentarité naturelle qui deviendra le socle de leur entreprise Amewat, créée en 2021. Ingénieure chimiste, Armande incarne la dimension scientifique : formulation, tests de stabilité, conformité réglementaire. Son approche est méthodique et exigeante. Architecte d'intérieur, Joanna façonne l'identité de marque, l'esthétique et la communication. Si les sœurs sont proches, « élevées dans une éducation complice » selon Joanna, il y a parfois des désaccords sur la couleur d'un packaging par exemple. « C'est comme dans un mariage, il faut savoir composer », sourit Armande.

ANCORAGE LOCAL, AMBITION GLOBALE

Pour élaborer leurs soins à base de matières premières gyanaises (awara, wassaï, hibiscus, feuille d'argent...), elles s'appuient sur les savoirs traditionnels locaux, les échanges avec les agriculteurs qui les fournissent et les pratiques familiales. À cela s'ajoute l'exigence

des validations scientifiques et de conformité aux normes européennes. Le nom de leur marque, Amewat — « authentique » en langue teko — résume cette philosophie : honorer l'héritage tout en répondant aux standards contemporains. En tant que femmes entrepreneures, les deux sœurs se sont heurtées à un environnement majoritairement masculin qui ne les prenait pas au sérieux. L'accès aux financements publics s'avérant complexe, elles ont choisi une croissance progressive et autonome, démarrant avec des fonds propres et une cagnotte de financement participatif. Ventes sur leur site web, marchés, salons, pharmacies : elles construisent pas à pas leur notoriété et démontrent qu'il est possible de créer une marque exigeante depuis la Guyane. Aujourd'hui, grâce à l'accompagnement de BPI France, Amewat change d'échelle avec l'acquisition de machines industrielles et la construction d'une mini-usine. Plus de 50 % des ventes se font dans l'Hexagone, le reste aux Antilles-Guyane. L'objectif est de renforcer l'exportation. L'entreprise reste familiale — le conjoint d'Armande gère les finances, le cousin pilote la logistique, les parents aident sur les stands — mais recrute et se structure. Joanna le souligne : leur réussite repose sur la confiance et le respect mutuel. Armande ne se mêle pas de marketing, Joanna ne s'improvise pas chimiste. Chacune reconnaît l'expertise de l'autre. « Joanna a toujours des idées grandioses, elle vise grand. Si elle n'avait pas ces ambitions, jamais je n'aurais osé aller aussi loin », raconte Armande. « Souvent, ma sœur me freine », tempère Joanna. « Mais je sais qu'elle a raison, nous devons avancer avec prudence. » Cette capacité à se compléter et à s'écouter constitue le cœur de leur force. ■

Adeline Louault

Valérie et Marie-Paule Tribord

UN SEUL C(H)ŒUR

Onze mois les séparent sur le calendrier mais rien ne les sépare dans la vie. Choristes et chanteuses, Valérie et Marie-Paule incarnent une fusion rare, portées par l'amour de la musique et une joie de vivre qui rayonne sur toutes les scènes du monde.

CONNEXION

Les sœurs Tribord forment un binôme fusionnel qui défie l'entendement. « On arrive à communiquer sans se parler », confie Valérie. Leur complicité ressemble à celle de jumelles : quand l'une commence une phrase, l'autre la termine. Solaires, chaleureuses, elles rient constamment. Cette connexion quasi télépathique se révèle dans leur art. Quand on leur demande de créer des harmonies vocales, inutile de se concerter, les notes s'imposent naturellement — la fondamentale, la tierce, la quinte — dans un accord parfait. « On ne sait pas comment l'expliquer, c'est comme ça », avoue Marie-Paule, l'aînée.

COHÉSION

Chacune occupe sur scène une position qu'elle s'est choisie. *Lead vocalist* assumée, Valérie construit aujourd'hui une carrière solo. Marie-Paule se définit fièrement comme « le socle », la choriste observatrice qui veille depuis l'ombre. Cette répartition n'est pas une résignation mais un choix conscient. « Valérie avait cette envie de lumière qui n'était pas la mienne. Être à l'avant ou choriste ne change rien, l'essentiel c'est d'être là. » De sa place, elle voit ce que sa sœur ne peut percevoir sous les projecteurs. Elle conseille, protège, accompagne. « L'équilibre est parfait », affirment-elles d'une même voix.

COLLABORATION

Bercées par la musique éclectique qu'écoutaient leurs parents — du zouk au reggae, de la mazurka au bouzouki — les deux sœurs ont commencé très

tôt le piano puis le chant. À 15 ans, Valérie monte sur scène lors du concert de Kassav à Cayenne et chante *Eva* aux côtés de Patrick Saint-Éloi. « Je l'ai hissée de toutes mes forces pour qu'elle rejoigne le groupe », se souvient Marie-Paule. Un geste symbolique qui cristallise la dynamique du duo. Repérée par les Blue Birds, Valérie devient la chanteuse principale de l'orchestre guyanais. Marie-Paule la rejoint un an plus tard comme choriste. Réputées pour leur « couleur vocale » unique, elles chantent aux côtés des plus grands artistes caribéens comme Gilles Floro ou Frédéric Caracas et accompagnent, entre autres, Cesaria Évora, Bob Sinclar, Bernard Lavilliers, Tiken Jah Fakoly ou Alpha Blondy, avec qui elles parcourent toujours le monde dix mois sur douze.

CONFIANCE

Ce qui protège ces deux jeunes femmes parties de Guyane à 16 et 17 ans ? Leur duo, d'abord. « Être deux, c'était notre force », résume Marie-Paule. Elles ont connu des projets qui n'ont pas abouti, des moments de doute, des portes fermées. À chaque fois, elles se sont relevées, portées par leur complicité, leur foi et le soutien de leur famille. « Sans cette sécurité affective, sans l'amour et la confiance de nos parents, rien n'aurait été possible. » Cet alignement de forces leur permet de rester authentiques et de ne jamais se perdre dans les mirages du succès.

CONVICTION

« Pour réussir, il faut croire en soi, très fortement. Ne pas avoir peur de s'affirmer », insiste Valérie, la cadette, qui poursuit son aventure solo avec *Mon Voyage*, un album en deux parties qui célèbre ses racines gyanaises mais aussi toutes les influences qui ont jalonné son parcours. En studio ou en coulisses, Marie-Paule est là, choriste ou partenaire sur certains titres, première auditrice, conseillère privilégiée, socle inébranlable. Deux sœurs, onze mois d'écart, un seul cœur battant au rythme des musiques du monde. ■

Adeline Louault





Anaïs et Clarisse Renau-Ferrer

AVENTURE CULINAIRE FAMILIALE

En 2021, Clarisse et Anaïs Renau-Ferrer ont lancé les « Sisters », une entreprise guyanaise qui propose des services de traiteur et d'épicerie fine en ligne et qui a su s'implanter dans le paysage culinaire cayennais.

« L'idée est partie d'un appel au téléphone avec ma sœur. J'étais dans une phase où je voulais rentrer en Guyane, mais je ne savais pas quoi y faire. C'est elle qui m'a soufflé l'idée de monter une entreprise en ligne. » Clarisse Renau-Ferrer tient à le répéter : dès le début, la création des Sisters a été une épopée familiale qui n'aurait pas eu de suite sans sa sœur Anaïs, de sept ans son aînée. Initialement pensé comme une petite épicerie fine en ligne, le projet a très vite décollé au point de s'élargir peu à peu vers le service de traiteur. « Ça devait m'occuper quelques mois et ça fait cinq ans que je suis dedans », sourit Clarisse, qui nous accueille devant son laboratoire à Remire Montjoly, tout près de la maison familiale.

SŒURS COMPLÉMENTAIRES

Avant ce retour au péyi, la jeune femme, qui a soufflé ses 29 bougies cette année, travaillait au Québec comme pâtissière en restauration, sa spécialité, après s'être formée dans l'Hexagone où elle a débarqué dès l'âge de 15 ans. Anaïs, elle, travaillait dans le développement d'entreprises à l'étranger et revenait d'un séjour professionnel de quatre ans en Colombie. Les deux Rémiroises ont franchi le cap ensemble, avec le soutien de leurs parents qui, encore aujourd'hui, viennent

occasionnellement leur donner un coup de main.

« Mon apport s'est plus tourné au niveau de la communication, du site internet, dans la gestion des prises de commande tandis que Clarisse était entièrement dédiée à la préparation », se souvient Anaïs. Si elle vient encore régulièrement lui prêter main forte, comme cette fois où il a fallu répondre à une commande exceptionnelle de plus de 250 couverts pour le Centre national des études spatiales (Cnes), elle s'est tournée vers d'autres horizons, laissant sa sœur seule aux commandes d'une machine bien rodée. Elle donne désormais des cours de langue à l'université de Guyane et développe un projet de plateforme en ligne consistant à relier les événements et sponsors guyanais entre eux. « Mais je continue à suivre les Sisters de près. On est une famille où on se soutient tous très fort. Je reste très admirative de la capacité de Clarisse à se lancer et à aller au bout de ses projets », confie-t-elle avec un regard complice. « Ma sœur est ma première source d'inspiration, je copie tout sur elle, sa façon de voir le monde, par exemple, qui privilégie l'épanouissement personnel plutôt que la stabilité à tout prix », complète Clarisse avec émotion.

Aujourd'hui, le laboratoire tourne à plein régime et la cadette, toujours seule en cuisine, enchaîne parfois les journées à rallonge pour satisfaire le tout-Cayenne. Pour continuer à séduire, la pâtissière mise sur une recette simple : du fait main, des prestations sur mesure, des produits locaux et de saison autant que possible, avec une touche écolo. « Je laisse toujours une option végétarien et on transforme les fruits du jardin en chutney ou en jus dès qu'on en a l'occasion. J'essaie aussi d'avoir une politique "zéro déchet", donc je ne fais pas de stocks à l'avance, pour éviter d'avoir à jeter. » ■

Enzo Dubesset



RÉGINA PAMPHILE DIRECTRICE ASSOCIÉE ANTILLES-GUYANE

en équivalent temps plein et 25 collaboratrices. Nous gardons la même exigence de réactivité et de proximité.

Ce qui m'anime le plus, c'est le contact humain : voir quelqu'un entrer dans notre agence, sans solution, et repartir avec un emploi procure une grande satisfaction. Dans un environnement majoritairement masculin, j'ai choisi une équipe 100 % féminine. Je les appelle mes "pop-corns" : créatives, souriantes, toujours prêtes à rebondir. Nous travaillons dans un open space de 300 m², à Cayenne. Nous devons donner l'exemple et être impeccables, parce que l'image compte. Chaque collaboratrice suit ses clients de A à Z pour garantir un accompagnement personnalisé et de qualité.

J'ai 50 ans, je me définis comme dynamique et optimiste. Je fais du CrossFit à l'aube plusieurs fois par semaine pour arriver pleine d'énergie au travail. Je m'engage aussi dans des associations, je suis bénévole pour Miss Guyane où je développe des partenariats. Je n'aime pas la routine. L'entreprise continue de croître tout en gardant son esprit familial et son engagement humain. »

« À 35 ans, j'ai cofondé Job Intérim avec Bernadette, guidée par une évidence : l'intérim est ma passion. Après avoir été directrice d'agence, j'ai démissionné et tout s'est alors accéléré. En deux mois, nous avons ouvert notre propre structure. Nous avons quatre agences en Guyane, deux en Guadeloupe et une en Martinique. Nous sommes dans des secteurs variés, du BTP au commerce, avec environ 700 intérimaires



BERNADETTE ROMIAN DIRECTRICE ASSOCIÉE ANTILLES-GUYANE

Saint-Laurent en 2011, puis Kourou avec le chantier Ariane 6, et plus récemment les Antilles. Nous avons grandi tout en conservant notre approche : proximité, réactivité et sens de l'humain. Depuis le début, nous faisons tout pour faciliter la vie des intérimaires avec des paiements rapides et un accompagnement personnalisé, et nous répondons aux besoins de nos clients grâce à nos équipes qui sont disponibles.

Rigoureuse et structurée, j'aime que les choses soient bien faites. Là où Régina apporte le feu, je suis l'eau. J'apaise, analyse et propose des solutions réfléchies. Le lien familial reste essentiel. J'ai grandi dans le restaurant de mon père en Guyane et, aujourd'hui, je consacre mon temps libre à mon fils et à mes proches. Je suis passée par toutes les étapes de l'intérim : de l'accueil d'agence au poste de responsable recrutement, puis directrice associée. Chaque étape m'a permis de conjuguer exigence et engagement tout en plaçant l'humain au centre de cette aventure. Nous cultivons cette proximité au quotidien, par exemple en célébrant chaque anniversaire de nos collaboratrices, pour renforcer l'esprit d'équipe et le lien humain. »

« Mon parcours avec Job Intérim est avant tout une histoire de rencontres et de confiance. Après un BTS commun avec Régina, chacune a suivi son chemin dans l'intérim avant de se retrouver pour fonder l'agence. Nous avons commencé à Cayenne, animées par l'envie de construire quelque chose qui nous ressemble. L'aventure s'est ensuite développée naturellement :

TIFANY PAMPHILE RESPONSABLE DÉVELOPPEMENT COMMERCIAL



« Après un bachelor en marketing du luxe à Paris, j'ai trouvé ma voie dans l'intérim, un monde où l'humain et le challenge font partie de mon quotidien. Ma mère a créé l'agence Job Intérim. Pendant les vacances, je venais aider à l'accueil de l'agence familiale, mais je ne pensais pas en faire mon métier. Au final, le luxe, ce n'est pas un monde où je me suis retrouvée. Je n'ai pas pu affirmer ma personnalité, ni ma passion pour le commerce. De plus, à 16 ans, j'ai traversé une grave maladie. Ça m'a obligée à partir de Guyane pour me soigner à Paris. Aujourd'hui, je n'en garde que du positif : je vois le monde autrement. Au final, en août 2022, j'ai intégré Job Intérim comme commerciale pour développer le tertiaire. Très vite,

ça a été une évidence. Je me sentais utile, auprès des entreprises comme des intérimaires. Aucune journée ne se ressemble. L'intérim, c'est un monde particulier : soit ça passe, soit ça casse. Moi, j'aime le challenge et l'humain. Je fais beaucoup de terrain, entre Cayenne, Kourou et Saint-Laurent, en m'adaptant aux besoins de mes clients, toujours disponible et réactive. En janvier 2025, j'ai pris le poste de responsable du développement commercial du groupe. Être la fille de la directrice a parfois suscité un syndrome de l'imposteur, mais j'ai trouvé ma place. Revenir au pays et contribuer à faire grandir l'entreprise a été une évidence : c'est ici que je peux m'épanouir pleinement. Je n'aurais pas pu faire mieux. »



FILIATION CRÉATIVE

Clarisse-Mariam Pilet, créatrice textile, et sa fille
Iman Jean-Gilles, bijoutière et styliste en devenir,
partagent une même aventure artistique.

Il y a des transmissions qui ne passent pas par les discours, mais par la proximité, le temps partagé et la matière manipulée ensemble. Chez Clarisse-Mariam Pilet et sa fille Iman Jean-Gilles, la création s'est transmise ainsi : au fil de la laine, des perles, des tissus.

Clarisse-Mariam n'était pas destinée à la mode. Médiatrice sociale et culturelle de formation, elle dessine pourtant des modèles depuis l'enfance et s'amuse avec les tissus, sans imaginer que ce jeu

deviendrait un jour un langage. À 25 ans, elle prend son sac et part seule en Afrique. Là-bas, la création se réveille. Elle réalise ses premiers modèles et organise ses premiers défilés. De retour en France, elle poursuit son chemin artistique en créant des costumes pour une chorale de gospel. Puis, installée dans l'Aude, elle décide de composer avec ce qui l'entoure. Clarisse-Mariam tombe amoureuse de la laine feutrée et devient feutrière, exerçant ce métier pendant plusieurs années.



Iman, elle, grandit dans cet univers. Très tôt, son regard pour les couleurs se distingue. Elle crée spontanément, fabrique des chapeaux et des accessoires, attirée par le beau, les détails, la dentelle. Dans la boutique que sa mère tient, elle vend déjà ses premières fleurs en feutre et accessoires pour cheveux. C'est pourtant plus tard, en pleine période de confinement, que le déclic s'opère. Iman s'ennuie. Elle fouille alors dans les affaires de sa mère et de sa grand-mère. « Il y avait des perles et de quoi faire des bijoux. » La création devient alors un refuge, un espace d'expression.

LAINE, PERLES ET TRANSMISSION

Elle choisit de structurer cette intuition en passant un baccalauréat professionnel Métiers de la mode et du vêtement. En fin de terminale, elle participe au Prix territorial de l'artisanat organisé par la CTG. Elle y remporte le premier prix Bijoux ainsi que le prix Jeunesse. Une reconnaissance forte, qui fait écho au parcours de sa mère, elle aussi primée dans ce même concours, la même année, mais en textile.

En 2025, mère et fille se retrouvent à travailler ensemble pour la Guyane Fashion Week. Chacune à son rythme, avec sa technique et sa sensibilité. Elles créent dans le même espace, souvent le soir, éclairées par une petite lumière, entourées par le silence de la nature. Un moment fait de concentration, d'échanges discrets et d'une profonde sérénité.

Pour autant, le chemin d'Iman reste ouvert, encore fragile. « Avant de travailler avec ma mère, je ne savais pas trop quoi faire », confie-t-elle. Et aujourd'hui encore, les questions demeurent. Comment développer une activité artistique dans « une société de consommation où l'art n'est pas reconnu à sa juste valeur » ? Ces interrogations, loin d'être un frein, nourrissent sa réflexion et son exigence.

Entre mère et fille, la mode est un espace de dialogue, de transmission et d'émancipation. Un lien renforcé par le temps partagé. Un fil « de savoir-faire ancestral » tendu entre deux générations, qui avancent patiemment au rythme de la création. ■



Nathalie & Marlène Fung

UNE AFFAIRE DE SŒURS

Les sœurs Fung baignent dans le commerce depuis l'enfance. De cette culture partagée est née l'aventure Nath Café, une entreprise aujourd'hui déclinée en cinq coffee shops. Confiance et complémentarité sont les ingrédients de leur succès.

Tout commence en 2013, à Cayenne, quand le vidéoclub familial, fragilisé par l'évolution des usages, ferme ses portes. Marlène imagine une reconversion audacieuse : ouvrir un coffee shop, un lieu cosy et confortable qui servirait des douceurs majoritairement locales et faites maison. Nathalie — qui, elle, ne boit pas de café — est plus sceptique mais part tout de même se former à Paris, six mois durant, dans un Starbucks. Elle y découvre un univers très calibré et un concept facilement reproductible. À son retour en Guyane, le premier Nath café lève le rideau. Marlène, alors salariée, seconde son aînée avant de la rejoindre à plein temps pour gérer l'enseigne de Rémire-Montjoly, créée en 2018. « Après la naissance de ma fille, j'avais du mal à tout concilier, explique Nathalie. Avec un associé extérieur, je ne l'aurais pas fait. C'était ma sœur ou rien. »

DEUX TEMPÉRMENTS, UN MÊME CAP

Les rôles se dessinent naturellement. Marlène gère les chiffres, l'administratif, la stratégie. Elle se décrit comme peu sociable mais observatrice.

Dix ans dans l'immobilier, milieu rude et exigeant, l'ont forgée. Intuitive et spontanée, Nathalie crée le lien, échange avec la clientèle, façonne la déco et l'identité visuelle des cafés.

Aujourd'hui, cinq établissements portent leur signature. Pour préserver leur relation, elles ont fait un choix rare : chacune gère juridiquement ses propres cafés. Une organisation qui évite les tensions et laisse à chacune sa liberté d'expression. Car au-delà des compétences, ce qui fait la force de ce duo, c'est leur authenticité. Nathalie assume son côté bavard, Marlène de ne pas aimer les décorations de Noël. Loin de se conformer à un modèle, elles ont construit leur propre formule, adaptée à leurs personnalités et à leur relation. « C'est agréable et rassurant de se dire que Nathalie n'est pas une simple collègue », confie Marlène. Cette foi instinctive en l'autre leur permet de prendre des risques, d'innover et de traverser les difficultés ensemble. « Nous nous concertons dès qu'il y a un problème ou qu'un projet nous vient en tête, c'est une question de confiance », ajoute Nathalie.

Au-delà de leur activité, les Fung défendent une vision engagée de l'entrepreneuriat féminin. Marlène est marraine de FemmDoubout, une association qui accompagne des jeunes porteuses de projet. Elle y transmet une conviction simple : ne pas douter, structurer son projet et oser se lancer. « Dans ma carrière, en tant que femme, et de par mes origines chinoises, j'ai dû batailler pour faire ma place. Aujourd'hui, j'aime partager mon expérience. La femme guyanaise ne doit pas baisser la garde. Elle est forte et possède toutes les ressources nécessaires pour réussir. » ■

Adeline Louault



Julianie
& Jeanice
Vingadassalon

L'AMAZONIE EN BOUTEILLE

De recettes transmises de mère en fille
à la création d'une marque artisanale,
les sœurs Julianie et Jeanice Vingadassalon
font vivre l'Amazonie à travers
des liqueurs 100 % locales.

En Guyane, certaines histoires s'écrivent au fil du temps, de génération en génération, à la manière d'un savoir-faire que l'on se transmet sans bruit. Celle d'Héritaj fait partie de celles-là. Derrière cette marque de liqueurs artisanales, deux sœurs, Julianie et Jeanice Vingadassalon, ont transformé une tradition familiale en aventure entrepreneuriale, enracinée dans l'Amazonie et portée par une lignée de femmes déterminées. L'idée germe en 2018. À l'époque, les deux sœurs évoquent presque naturellement ce qu'elles ont toujours connu : les recettes de leur arrière-grand-mère, « Mamie Juju », célèbre pour ses liqueurs maison, transmises ensuite à leur grand-mère, puis leur mère. À Kourou, les week-ends se passaient souvent à éplucher des fruits, remplir des bouteilles, répondre à des commandes passées par le bouche-à-oreille. Une activité informelle, faite sur le temps libre, mais profondément ancrée dans le quotidien familial.

L'ABUS D'ALCOOL EST DANGEREUX POUR LA SANTÉ,
À CONSOMMER AVEC MODÉRATION

En 2020, Héritaj prend officiellement forme. Mauvais timing, pourrait-on croire. La marque démarre en pleine crise du Covid, au moment même où les premiers contacts avec les agriculteurs et la rhumerie se mettent en place. Le coup d'arrêt est brutal, mais pas décisif. « On a continué », disent-elles simplement. Fidèles aux recettes originelles, les sœurs lancent leurs premières bouteilles : citron, fleur de biscuits, gingembre. Des goûts francs, traditionnels, travaillés à partir de produits guyanais, 100 % naturels.

ENTREPRENDRE AU FÉMININ

Dans ce secteur encore largement masculin et dans un contexte local où entreprendre « reste parfois un combat, surtout pour des femmes », la reconnaissance ne s'est pas faite sans heurts. Difficultés d'accès aux grandes surfaces, visibilité parfois réduite, dépendance à l'approvisionnement en rhum... Mais le goût fait la différence et le récit aussi. Avec ses liqueurs, Héritaj séduit par son authenticité et son identité profondément amazonienne. La complicité fait aussi toute la différence, car chez les sœurs Vingadassalon, les rôles se répartissent naturellement. L'une gère l'administratif et les chiffres, l'autre les recettes, les producteurs, la matière. Un équilibre instinctif, nourri par une relation fusionnelle. Nous ne sommes pas que toutes les deux, chacun apporte sa pierre. Notre petit frère est aussi très présent. » L'avenir ? Il se dessine au-delà des frontières de la Guyane, vers les Antilles, voire l'Hexagone, « mais sans brûler les étapes ». Pour Julianie et Jeanice, il s'agit d'abord de consolider, de sécuriser, de rester fidèles à ce qui fait l'essence d'Héritaj : une histoire de femmes, de transmission et de goût. Un héritage vivant, tout simplement. ■

Nancy Lafine



DES FEMMES ENGAGÉES AUPRÈS DE LA SOCIÉTÉ CIVILE GUYANAISE



Acteur incontournable de la démocratie participative territoriale, le Conseil économique, social, environnemental de la culture et de l'éducation (CESECE) Guyane a pour ambition d'être le porte-parole direct de la société civile et force de propositions auprès de la Collectivité territoriale de Guyane (CTG). Engagées pour l'avenir du territoire, des femmes œuvrent ensemble pour bâtir une Guyane plus juste et plus solidaire.

« NE PAS SUBIR
L'AVENIR MAIS LE
PRÉPARER POUR
NOS JEUNES »

Présidente du CESECE Guyane, vice-présidente du Conseil économique, social et environnemental régional (CESER) France, déléguée aux Outre-mer, **Ariane Fleurival** est une figure engagée de la société civile guyanaise.

Après des études en France hexagonale, 1986 marque son retour au pays avec la création de la première structure privée d'accueil de jeunes enfants à Cayenne. Aujourd'hui, elle dirige cinq crèches réparties entre Cayenne et Macouria, tout en présidant l'Union départementale des associations familiales. Cette double casquette lui confère une légitimité pour siéger au CESECE Guyane, où elle représente les associations au sein du collège 3.

Au CESECE Guyane, son rôle dépasse la simple fonction consultative. « Nous sommes le porte-voix de la société civile auprès des élus, mais aussi de tous les citoyens qui souhaitent voir leurs préoccupations entendues. » Véritable laboratoire d'idées, ce conseil réunit acteurs économiques, associations, entrepreneurs et personnalités qualifiées pour formuler des avis partagés et des préconisations sur des enjeux économiques,

sociaux, culturels et environnementaux majeurs pour le territoire.

En tant que vice-présidente du CESER France, déléguée aux Outre-mer, elle défend ardemment la singularité des territoires ultramarins et s'efforce de donner sa vraie dimension à la Guyane dans son environnement amazonien. « Nos problématiques sont différentes de celles de l'Hexagone. Elles sont trop souvent ignorées dans les instances. »

Pour cette mandature, son combat prioritaire est la jeunesse guyanaise : éducation, santé, santé mentale, insertion, entrepreneuriat, formation... Autant de défis à relever pour accompagner une génération en quête d'identité et de bien-être.

Aux femmes guyanaises, elle adresse un message fort. « Notre force est d'accompagner la famille, les hommes et la jeunesse, tout en laissant au père, qui le souhaite, sa place dans le foyer. »

Animée par la joie et la bienveillance, elle conclut avec conviction : « Il ne faut pas subir l'avenir mais le préparer pour nos jeunes ! »

« C'EST LA QUALITÉ DES PROGRAMMES
D'ACCOMPAGNEMENT QUI PERMET À LA JEUNESSE
DE TROUVER SON ÉPANOUISSEMENT »

Arrivée en Guyane il y a trente ans comme enseignante de lettres, aujourd'hui inspectrice pédagogique régionale de lettres et déléguée académique aux arts et à la culture pour l'académie de Guyane, **Isabelle Niveau** a fait de l'éducation et de la culture les piliers de son engagement. Son entrée au CESECE Guyane s'est faite lors d'un premier mandat par voie associative, en représentant le Théâtre de l'Entonnoir, structure qu'elle dirige toujours. Pour son second mandat, c'est le préfet qui la nomme comme personnalité qualifiée sur les questions de jeunesse, de culture et d'éducation. Depuis trois ans, elle occupe les fonctions de **6e vice-présidente du CESECE Guyane déléguée**



à la commission culture et patrimoine. « La commission contribue aux grandes orientations du CESECE Guyane, soutient les travaux des commissions et représente la présidente auprès des institutionnels, apportant une expertise précieuse aux réflexions menées pour l'avenir de la Guyane. » Au cœur de son action, la jeunesse guyanaise qu'elle décrit vive, créative, engagée, mais freinée par un manque de confiance et des politiques publiques parfois en deçà de son potentiel. « C'est la qualité des programmes d'accompagnement qui permet à la jeunesse de trouver son épanouissement. » Elle porte une attention particulière aux femmes et à leur place dans l'espace public.

« NOS ÉNERGIES CONJUGUÉES SONT LA CLÉ DU
MOTEUR ESSENTIEL À NOTRE RÉUSSITE COMMUNE »

7e secrétaire du bureau, déléguée et membre de la commission santé, handicap, cohésion sociale et sport du CESECE Guyane, Marie-Claude Théolade conjugue engagement professionnel et associatif. Titulaire d'un BTS comptabilité, elle a travaillé plusieurs années au sein de différentes compagnies d'assurance puis à l'Urssaf de Guyane, où elle est aujourd'hui gestionnaire de comptes cotisants. Membre active du club de natation le Mégaquarius, elle est fière de rappeler que « l'association a contribué à l'émergence de plusieurs jeunes champions de France ».



Avec les membres de la commission, elle œuvre pour faire remonter auprès de la CTG la parole des publics fragilisés et en particulier des générations futures. « La commission est un relais de terrain, fournissant à la CTG des avis, hors de toute considération politique, dont l'unique ambition est d'apporter des réponses utiles et durables. Nos énergies conjuguées sont la clé du moteur essentiel à notre réussite commune. » Son moteur au quotidien ? Transmettre du bien-être à celles et ceux qui en manquent.

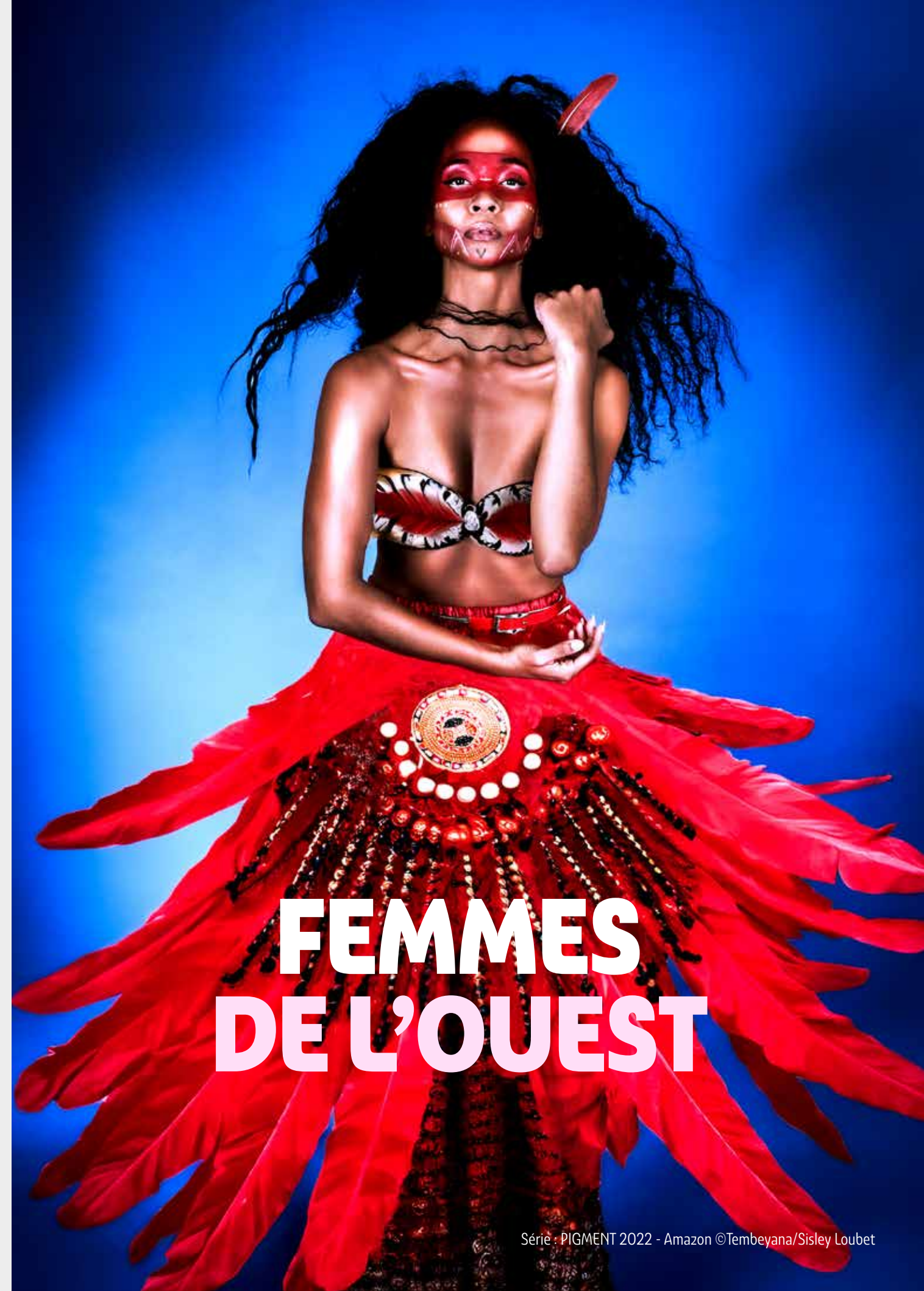
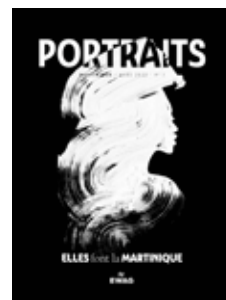
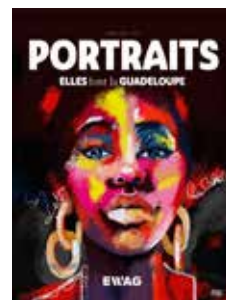
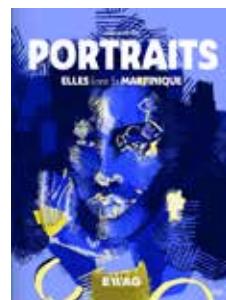
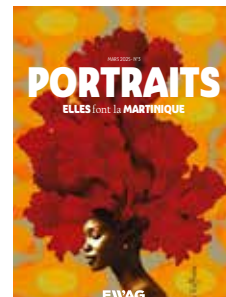
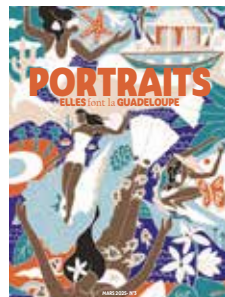
EWAG®

PORTRAITS

Retrouvez nos
précédentes éditions



Voir en ligne



FEMMES DE L'OUEST

Clarisse Ansoe-Tareau

PASSEUSE DE MONDES

Interprète-médiatrice et chercheuse spécialisée dans la préservation du patrimoine culturel immatériel en Guyane, Clarisse Ansoe-Tareau traduit bien plus que des mots. Elle fait dialoguer des univers.

FEMME SAVANTE

Polyglotte — français, espagnol, anglais, néerlandais et les quatre langues du fleuve —, Clarisse Ansoe-Tareau n'est pas traductrice mais passeuse. Car les mots cachent des univers entiers qu'il faut savoir décoder. Son grand-père, chef coutumier ndjuka à Santi Passi, un village de l'Ouest, lui a transmis les savoirs traditionnels et le rapport à la forêt. De cet héritage découle une compréhension rare de son territoire. Clarisse a grandi entre les deux rives du Maroni et puise sa légitimité dans la connaissance intime des cultures afro-descendantes et amérindiennes, tout en maîtrisant les codes académiques et institutionnels. Elle incarne une génération qui refuse de choisir entre modernité et tradition. Face aux professeurs qui interdisent certains mots jugés « coloniaux », elle rétorque. « Le fait de nous dire de ne pas les utiliser est colonial. »

FEMME DE LA FORÊT

Trente et un ans, trois jeunes enfants, deux métiers, une association, un master en cours et une thèse d'anthropologie en ligne de mire. Clarisse passe d'un rôle à l'autre avec une énergie confondante. « Le jour où j'arrête tout ça, je m'ennuie », confie-t-elle. Si elle réside désormais en ville, il lui est impossible de vivre loin de la nature. Les Bushinengué, son peuple, ont fui l'esclavage pour se réfugier dans la forêt amazonienne. Elle les a cachés, nourris, sauvés. Les arbres sont ses espaces de recueil : elle y pose la main pour parler à son grand-père. Les étoiles la relient à ses ancêtres.

FEMME NOIRE

Jugée « trop foncée » par les siens, elle a été harcelée car associée à la nuit, au malheur. Même sa famille la rejetait. En sixième, par rébellion, elle devient perturbatrice jusqu'à ce qu'un enseignant lui tende la main en lui disant : « Tu es capable. » Clarisse sera la première du village à décrocher une bourse au mérite, le bac avec mention, puis à suivre des études. « J'ai construit un rempart en béton pour survivre. » Aujourd'hui, elle ne laisse plus personne la définir.

FEMME PONT

Médiatrice pluridisciplinaire, Clarisse intervient pour faire entendre que les visions du corps, du patrimoine et de la famille diffèrent selon les ethnies mais peuvent coexister. Trait d'union entre médecins formés dans l'Hexagone et patients qui croient aux maladies envoyées par les esprits, entre organismes sociaux et familles matriarcales, entre chercheurs et communautés, elle fait dialoguer les cultures pour que chacun se comprenne.

FEMME DE MÉMOIRE

Avec l'association Mélisse, fondée avec son mari ethnobotaniste, elle enregistre actuellement les voix des anciens avant qu'elles ne s'éteignent. « D'ici 15 ans, je veux écrire notre histoire car personne ne le fera pour nous. Le jour où les jeunes prendront la plume, il n'y aura plus le risque de rompre la transmission. » Pour Clarisse, la Guyane est un puzzle où toutes les pièces viennent d'ailleurs mais s'imbriquent parfaitement. Les flux migratoires sont une richesse. Elle défend une vision mosaïque de l'identité guyanaise. « La Guyane ne porte pas le nom de terre d'accueil pour rien. Même les plantes non endémiques — manguiers, badamiers... — se sont intégrées. Chaque petite pierre qu'on apporte à l'édifice va construire la Guyane de demain. » ■

Adeline Louault



Anne-Laure Ginet

FABRICANTE DE LIEN

Saint-Laurentaise d'adoption, Anne-Laure Ginet s'engage au sein de l'association Manifact et de son FabLab pour faire du numérique un levier d'émancipation. Dans l'Ouest guyanais, elle trouve un terrain d'action à la mesure de ses convictions.

À la suite d'une opportunité professionnelle offerte à son mari, Anne-Laure Ginet débarque à Saint-Laurent-du-Maroni en 2023. Le coup de cœur est immédiat. « J'ai été frappée par la simplicité des relations, la disponibilité des gens et ce rythme de vie plus lent », confie-t-elle. Électricienne de formation, passionnée de travail manuel, elle rejoint l'association Manifact, qui porte La Kaz Lab, le tiers-lieu dédié à la fabrication et à l'innovation sociale. Chargée de production, Anne-Laure y pilote notamment un FabLab professionnel, gérant les projets de la conception à la réalisation. En tenue de travail et chaussures de sécurité, elle attise parfois la curiosité. « J'aime bien casser les stéréotypes, montrer qu'on peut être une femme et savoir bricoler », s'amuse-t-elle.

DES PROJETS QUI FONT SENS

Avec ses collègues, Anne-Laure coordonne des programmes de médiation pour lutter contre la fracture numérique, particulièrement marquée dans cette partie du territoire. L'association a même développé un FabLab mobile qui se déplace jusqu'à Maripasoula. « Dans l'Ouest, les usages des outils numériques essentiels restent fragiles, voire inexistantes. Quant aux porteurs de projets, ils sont souvent freinés par un manque de ressources techniques ou de matériel. » Plus qu'un atelier, la Kaz Lab est aussi un lieu de rencontre entre jeunes, artistes, entrepreneurs et habitants. « Ici, on vient échanger, s'entraider. Le numérique est un prétexte pour créer du lien. » Parmi les dispositifs développés par

Manifact, la formation « Tremplin numérique », destinée aux jeunes de 16 à 25 ans déscolarisés et qui leur permet d'apprendre les rouages de l'impression 3D, du graphisme, de la vidéo ou encore des réseaux sociaux. « Beaucoup trouvent du travail ou créent leur entreprise après la session. L'objectif, ce n'est pas seulement d'enseigner la technique, c'est de redonner des repères et des perspectives », insiste-t-elle.

Parmi les projets qui marquent son engagement, Anne-Laure évoque celui mené avec Hélène Tarcy-Cétout, la pharmacienne de Saint-Laurent disparue en 2024. « Elle nous a sollicités pour concevoir « La BoXX » — deux X en référence au chromosome féminin —, une boîte de soutien distribuée dans les centres sociaux, cabinets médicaux et pharmacies. » Dédié aux femmes victimes de violences, le coffret comprend contacts d'urgence, produits de soin et d'hygiène, messages réconfortants. « Le prototype était prêt mais l'assassinat d'Hélène a tout stoppé », murmure la chargée de production. Le projet devrait voir le jour prochainement au centre de Planning familial qui porte désormais son nom, à Saint-Laurent-du-Maroni. « C'était important que cette initiative forte ne s'arrête pas avec elle. »

Nouvelle venue, technicienne dans un univers encore largement masculin, Anne-Laure observe, s'adapte et apprend les codes locaux. À Saint-Laurent, le lien social, selon elle plus dense et plus direct, façonne son rapport aux autres. Elle y voit une richesse et une responsabilité. Celle de transmettre et de montrer que les compétences techniques sont accessibles à tous. « Ici, je me sens vraiment utile. » ■

Adeline Louault

Nadini Seedo

CULTURES ET TRANSMISSION

Sur les réseaux sociaux, Nadini Seedo partage des contenus dédiés aux cultures qui composent son identité.

Arrivée en Guyane à l'âge de deux ans, Nadini Seedo est née au Suriname, « dans un village sur le fleuve ». La jeune femme grandit à Macouria, entre deux rives, entre deux langues, entre deux mondes. À la maison, on parle le saamaka et à l'école, le français, qui arrive un peu plus tard. Jusqu'à l'âge de sept ans, elle ne le maîtrise pas. Et puis il y a ce prénom, Nadini, qu'on écorche, qu'on déforme, qu'on n'essaie pas toujours de comprendre.

Très tôt, la différence s'impose à elle. Pendant longtemps, elle la vit comme un poids, jusqu'à ses 13 ans et un déménagement à Kourou. Là-bas, tout change. Le saamaka résonne désormais dans sa vie quotidienne et, pour la première fois, son prénom ne pose plus question.

QUAND L'EXIL RÉVÈLE L'HISTOIRE

Mais c'est loin de la Guyane que le véritable déclic se produit. Partie dans l'Hexagone pour ses études, elle se retrouve face à d'autres récits, d'autres héritages. Quand on lui demande son histoire, elle réalise qu'elle « n'a rien à raconter ». « Car je ne connaissais pas grand-chose », se souvient-elle. Alors elle cherche, elle lit, elle fouille. Elle découvre l'histoire « de mes ancêtres, de certaines traditions que je ne connaissais pas... et j'ai été fascinée ». Cette fascination devient alors une force.

Ce qu'elle découvre, elle refuse de le garder

pour elle et le partage. Son compte Instagram @sabiboto__ naît ainsi, pour expliquer, transmettre, rendre visible une culture souvent ignorée, parfois stigmatisée. Les réseaux sociaux deviennent son outil : rapide, direct, jeune, mondial. Le parcours n'est pas lisse. Son compte est signalé et supprimé à plusieurs reprises. Le plus dur ? Quand les critiques viennent de sa propre communauté. Mais Nadini continue, parce qu'avant elle, peu prenaient le temps d'expliquer.

De retour en Guyane après sept ans d'absence, la jeune fille de 27 ans mesure l'impact de son engagement. La reconnaissance est là. Dans la rue, des mamans l'arrêtent, des tontons l'encouragent : « Continue, la jeunesse a besoin de ça. » Elle porte une double identité qu'elle revendique sans compromis : Guyanaise et Surinamaïse. Dire l'une sans l'autre serait mentir. Les attentes, elles aussi, sont bien présentes. Et avec elles, la pression, notamment celle imposée aux femmes : se marier, avoir des enfants, rentrer dans les cases. Nadini a choisi un autre tempo. Le sien.

Son ambition désormais ? Aller plus loin. Rencontrer d'autres cultures, créer des ponts, produire, pourquoi pas, des mini-documentaires. Continuer à raconter. Parce que parfois, il faut partir loin pour comprendre la richesse que l'on porte. Et surtout, pour apprendre à la faire entendre. ■

Nancy Lafine





Drupa Angenieux

LA FEMME CHOCOLAT

À Saint-Laurent-du-Maroni, Drupa Angenieux — chocolatière autodidacte — participe à l'émergence d'un cacao artisanal et traçable. Un projet engagé et patient, né d'un lien intime à la terre.

Née au Guyana de parents indiens, Drupa arrive en Guyane à sept ans, alors qu'elle fuit la guerre civile. Enfance migrante, identités plurielles, mais un lien fort à la nature, nourri par le verger de son grand-père. Après des études d'infirmière dans l'Hexagone, elle s'installe dans l'Ouest guyanais et y crée une pépinière d'arbres fruitiers, avec l'intuition que son parcours la ramènera à la terre.

LE CHOC CACAO

En 2012, elle prend une disponibilité pour se former à l'agriculture à la Maison familiale et rurale de Mana. Là-bas, la découverte d'une cacaoyère abandonnée agit comme une révélation. Fascinée, Drupa décide d'apprendre la transformation du cacao avec l'envie de « planter, soigner, transmettre », une autre manière de penser son métier d'infirmière. Elle se forme en ligne, expérimente chez elle la fermentation, le séchage et le broyage avec des moyens rudimentaires — « J'ai bousillé plusieurs mixeurs ! » — et suit des stages au Centre de recherche du cacao à Trinidad. En parallèle, elle monte un dossier agricole pour accéder au foncier, dans un contexte peu structuré. Elle démarre modestement, sur un hectare, en assumant une croissance lente et qualitative. En tant que femme entrepreneure issue de l'immigration, elle fait face aux préjugés la tête haute. « Quand mes détracteurs constatent que je maîtrise le sujet, ils se taisent. »

L'EXIGENCE DU TERROIR

Son projet repose sur des choix forts : agroforesterie, agriculture biologique, travail manuel, traçabilité totale et transformation « tree to bar » (de l'arbre à la tablette). Sa relation

à la terre est viscérale. « La forêt, c'est là où je me ressource. J'y arrive crevée, j'en repars pleine d'énergie. » Aujourd'hui, elle cultive environ trois hectares de cacaoyers et produit entre 800 kg et 1,2 tonne de chocolat par an. Secondée par un agriculteur, un ingénieur agronome et une employée, elle travaille à partir de variétés locales — Forastero, Trinitario... — complétées par des fèves sélectionnées au Pérou. Ses tablettes, composées uniquement de cacao, beurre de cacao et sucre de canne, intègrent parfois des inclusions locales confites : gingembre, curcuma, pulpe d'awara ou cacahuète-couac. « J'ai envie que mon chocolat ressemble à l'endroit où j'habite, qu'il reflète la Guyane et ses communautés. » Drupa se définit comme transformatrice de cacao plus que chocolatière. « Ce qui m'importe, c'est le cheminement, le développement de la palette aromatique. »

CULTIVER L'AVENIR

Présidente de l'association Bwakako, qui regroupe producteurs et transformateurs guyanais, Drupa Angenieux œuvre à structurer une filière adaptée aux réalités du territoire. En collaboration avec le Cirad (1) et la CCI, elle participe à la fabrication d'un « cacao de Guyane » fondé sur la qualité et le partage des connaissances. Engagée auprès des scolaires et ouverte à la visite, elle fait de la transmission un pilier de son projet. Sa participation récente au Salon du Chocolat à Paris marque le début d'une reconnaissance nationale et ouvre des perspectives de collaboration, notamment au Brésil. À celles et ceux qui hésitent à entreprendre, elle conseille d'observer avant d'agir et d'apprendre du chemin parcouru. Fidèle à la philosophie hindouiste, elle décrète : « Une erreur n'est grave que si l'on n'en tire aucun enseignement. » ■

(1) Centre de coopération internationale en recherche agronomique pour le développement.

Sergina Télon

LA VOIX DU HAUT-MARONI

Directrice d'école à Papaïchton, première adjointe au maire, élue à la CTG : à 35 ans, cette mère de quatre enfants cumule les responsabilités pour faire exister un territoire trop souvent laissé de côté. Rencontre avec une femme qui refuse la fatalité de l'isolement.

ENSEIGNER

« Si nous ne revenons pas travailler pour nos communautés, personne ne le fera à notre place. » Après des études à l'université de Guyane, quelques expériences professionnelles sur le littoral, Sergina a fait le choix du retour à Papaïchton, sa commune natale, où elle dirige un établissement de 220 élèves.

Quand elle parle de « son » école, ses yeux s'animent. Ici, chaque rentrée est un casse-tête : des postes d'enseignant vacants pendant des mois, des familles venues du Suriname ou de Saint-Domingue qui ne parlent pas toujours français. Pour tisser un lien de confiance et motiver les élèves, Sergina apprend le wayana, accueille en espagnol, en anglais ou en aluku. « On s'adapte, on trouve des solutions pour que chaque classe ait un enseignant, pour que chaque enfant ait sa chance. » Son passage de deux ans à Antecume Pata, en pays amérindien, a été une école de résilience. « C'est dans ce village, à l'isolement extrême, que j'ai compris l'importance de la proximité. » Cette proximité, elle en a été privée à 10 ans lorsque, comme tant d'autres, elle a dû quitter ses parents pour rejoindre le collège à Maripasoula. Une blessure d'enfance qu'elle a transformée en moteur.

S'ENGAGER

En 2021, elle devient la première femme première adjointe à la mairie de Papaïchton, une commune qu'elle décrit comme traditionnellement conservatrice et patriarcale. « Je me suis lancée

car il n'y avait presque pas de femmes en politique. Et puis, on n'entendait pas la voix des jeunes. » Son élection suscite l'engouement, synonyme de renouveau.

Elle siège à la communauté de communes de l'Ouest guyanais ainsi qu'à la collectivité territoriale de Guyane où elle porte la voix du Haut-Maroni qu'elle estime insuffisamment représenté et souvent oublié des politiques. Militante du désenclavement, elle se bat pour l'accès aux services publics (Sécurité sociale, CAF, France Travail), aux réseaux d'eau et d'électricité, à la santé et à la mobilité. Son projet phare : aménager la route entre Maripasoula et Papaïchton. Elle a également fondé l'association Wi Sa Yeepe (« nous pouvons aider »), qui propose aide humanitaire, soutien scolaire et événements culturels sur les rives du Maroni.

« Nous intervenons toute l'année pour créer du lien, sans attendre les crises. À terme, j'aimerais étendre nos actions à d'autres zones enclavées de Guyane. »

TROUVER L'ÉQUILIBRE

Comment concilier école, mandats, association, quatre ados de 12 à 19 ans ? Sergina s'organise minutieusement, s'appuie sur sa famille mais avoue qu'elle ne se repose pas beaucoup. Ses enfants comprennent ses choix et l'accompagnent parfois sur le terrain. Elle est devenue, malgré elle, un modèle pour eux. « Ils sont fiers de ce que j'entreprends et apprennent avec moi. Une de mes trois filles m'a dit que, plus tard, elle voulait faire "comme maman". »

Aux lycéens et collégiens qui la sollicitent souvent, elle donne de précieux conseils. « Nous sommes peu nombreuses sur le fleuve à avoir un bac + 5. Je leur dis qu'il faut se lancer, accepter le doute et l'échec mais croire à leur réussite. » Par ses engagements multiples, elle bâtit des ponts entre les générations, entre les territoires reculés et les centres de décision. Une femme debout, qui avance. Et qui entraîne les autres avec elle. ■

Adeline Louault





Claire-Suzanne Poulin

ESPÉRANCE

EN HÉRITAGE

À 12 ans, Claire-Suzanne Poulin participait à la construction de son village Espérance sur la commune de Saint-Laurent-du-Maroni. Aujourd'hui, elle en est la cheffe coutumière et veille sur plus de 500 habitants.

Claire-Suzanne Poulin est née à Saint-Laurent-du-Maroni, a grandi sur l'île Portal, située sur le fleuve Maroni, puis a suivi sa famille sur « cette terre encore vierge ». Elle se souvient du silence, du moteur de la pirogue et de la forêt, partout. Quand elle arrive à 12 ans à l'endroit qui est désormais le village Espérance, il n'y a rien... Juste un lieu à inventer. Les débuts sont rudes. Quitter l'île, changer d'environnement, s'installer dans une forêt encore brute. Pour elle, comme pour les cinq familles qui font partie du voyage, tout est à faire. « En tant qu'enfant, on participait aussi à la construction. Mais surtout, on a commencé à aller à l'école. C'était le souhait de mon grand-père en venant ici. » Puis l'eau et l'électricité arrivent. Le RSMA participe également à l'aménagement. Le village se développe.

DE LA CRÉATION À LA DIRECTION

Depuis 2019, Claire-Suzanne Poulin est Yopoto, la cheffe coutumière « de son village ». Chez les Kali'nas, cette fonction ne se vote pas, elle se transmet : son grand-père le fondateur, son père, puis elle. Choisie par la lignée, par les anciens, par les signes aussi. Elle doute pourtant. Être Yopoto, ce n'est pas un honneur abstrait, c'est une charge, une responsabilité permanente. Elle

prend un an pour réfléchir, pense à sa famille, à son travail, à ses enfants et accepte. « C'est une tâche difficile. C'est avant tout une très grande responsabilité. Il y a les anciens, mais vous avez un peuple devant vous qui compte sur vous. »

Car, si chez elle Claire-Suzanne Poulin est avant tout une femme, une épouse et une mère, pour tous les autres, elle est bien plus : médiatrice, garante des règles, référente morale... Au sein de son village, elle pose un cadre, instaure des limites, tout en conservant une chefferie ancrée dans son temps. « Chaque semaine, je vais à la rencontre des familles, écoute les besoins, observe les équilibres. Le Yopoto doit être exemplaire. »

Dans une Guyane où la place des chefs coutumiers « reste encore insuffisamment reconnue », elle revendique un dialogue réel avec les institutions. « Nous sommes les garants de nos villages et de la survie de notre culture. Les représentants de l'État doivent encore plus venir vers nous. » Son engagement est aussi tourné vers l'avenir : la transmission de la langue kali'na, de la culture, mais aussi l'école, les diplômes, l'insertion.

Claire-Suzanne Poulin a grandi dans un village né de la forêt. Aujourd'hui, elle en est la voix, la mémoire et le cap. ■

Nancy Lafine

Orlane Constant Laforce épouse Drujont

ITINÉRAIRE

D'UNE BATTANTE

Longtemps, la douleur a rythmé sa vie. Aujourd'hui, c'est elle qui donne le tempo. De l'enfant hospitalisée à la directrice des agences Safely Rent en Guyane, Orlane Constant Laforce épouse Drujont a transformé l'épreuve en moteur.

Après un titre professionnel d'assistante manager, équivalent BTS, Orlane Constant Laforce épouse Drujont réussit le concours de l'Institut de formation en soins infirmiers (IFSI) de Guyane. « Être infirmière a toujours été une évidence. » Enfant, puis adolescente, souvent hospitalisée à cause de la drépanocytose, elle observe les soignants : leur patience, leur douceur, leur présence. « Les voir prendre soin de moi m'a donné envie de prendre soin des autres. »

DE PATIENTE À SOIGNANTE

Quand elle entre en formation en 2012, sa fille n'a que quatre ans. Il faut s'organiser, anticiper, tenir le cap. Diplômée d'État en 2015, elle exerce à l'hôpital de Cayenne, en chirurgie viscérale et réanimation. Ces services exigeants forgent son sang-froid, sa rigueur et son sens des responsabilités.

En décembre 2020, en pleine crise Covid, on lui propose de faire fonction de cadre de santé en médecine interne et rhumatologie. « Je dirigeais un service de 20 personnes. L'objectif était de veiller au bien-être et à la sécurité des

patients. » Neuf mois plus tard, elle réussit le concours de cadre de santé et entre en formation. Initialement attirée par les soins critiques, elle choisit finalement d'être formatrice à l'IFSI. « Je voulais former les soignants de demain. » Puis coordinatrice de promotion, elle accompagne les étudiants jusqu'au diplôme, transmet rigueur et professionnalisme, et insiste sur le raisonnement clinique. Parallèlement, elle entame un Master 2 en management des organisations sanitaires et sociales pour renforcer ses compétences stratégiques et sa posture de manager.

PERSÉVÉRER MALGRÉ LA MALADIE

En octobre 2025, une nouvelle page s'ouvre : elle prend la direction des agences Safely Rent Guyane. « Mes expériences me servent au quotidien. La rigueur, la gestion des priorités, l'organisation du travail en équipe. » Son style de management ? Participatif. « J'aime impliquer les équipes, valoriser les compétences, instaurer un climat de confiance. » Mais elle reste exigeante : « Quand je confie une mission, j'attends qu'elle soit réalisée avec sérieux, professionnalisme et efficacité. »

Vivre avec la drépanocytose signifie composer avec la fatigue et la douleur, mais jamais renoncer. « Malgré les épreuves, je n'ai jamais abandonné mes rêves. » Cette maladie lui a appris la résilience, la persévérance et la force intérieure. Elle sait avancer quand tout semble ralentir, persévérer quand la fatigue voudrait imposer l'arrêt.

Et son mot d'ordre pour toutes les femmes qui aspirent à évoluer : « Il ne faut pas avoir peur. Oser, se lancer et réajuster si besoin. » ■



©MATHIEU DELMER

Outre-Mer
Souveraineté alimentaire

Outre-Mer
Innovation

Outre-Mer
France 3 Océans

Outre-Mer
Une économie qui fait société

Outre-Mer
Invest

CULTIVER NOS TERRITOIRES NOURRIR NOTRE AVENIR

EW'AG®
au cœur
des territoires
ultramarins

Feuilletez nos hors-série en ligne



Aline Belfort

VOIX DE GUYANE, VOIES DE GUYANAISES

Depuis près de trente ans, Aline Belfort s'efforce de préserver la mémoire de la Guyane. Des récits de femmes pionnières aux traditions menacées d'oubli, l'historienne autodidacte a fait de la transmission culturelle le fil rouge de son engagement.

DÉTERMINATION

« On n'a rien sans peine. » Cette phrase résume toute une vie. La sienne d'abord : de l'enseignement spécialisé à la direction d'établissements médico-sociaux, elle a su s'imposer dans un secteur exigeant tout en menant une carrière d'historienne. Mais aussi celle des trente femmes pionnières dans des métiers à dominance masculine, immortalisées dans son ouvrage *Portraits de femmes guyanaises*. De Raymonde Horth, la première pharmacienne, à Véronique Bonneton, la première pilote d'avion professionnelle, en passant par Cécile Newton, la première docker, des années 1900 à nos jours, toutes ont un trait commun : la ténacité. Une qualité qu'Aline Belfort a elle-même mise à profit. « Alors que j'avais le titre de directrice, des collaborateurs cherchaient à me rabaisser en disant que j'étais juste "responsable". Cela ne m'atteignait pas ; je n'ai toujours vu que mon objectif. »

TRANSMISSION

Passionnée par le patrimoine culturel guyanais, Aline Belfort s'est lancée dans la recherche par devoir. Celui de coucher par écrit ce qui relève de l'oralité avant que le temps n'efface les traces. Archives territoriales, journaux jaunis, récits des anciens... Chacun de ses ouvrages mobilise des années de travail documentaire, complétées par un master en langue et culture créole. Paru en 2000, son premier livre sur le bal paré-masqué est le fruit d'innombrables entretiens avec des nonagénaires dont la mémoire portait un siècle de tradition. « Sans ces témoignages recueillis à temps, une part essentielle de l'histoire guyanaise aurait disparu », confie-t-elle.

MÉTISSE

« La Guyane est un modèle d'intégration », affirme-t-elle. Son arbre généalogique en témoigne : arrière-petite-fille d'une engagée indienne née à bord d'un bateau en partance vers la Guyane au XIXe siècle, elle incarne ce métissage qu'elle documente. Son fil rouge : démontrer que le territoire n'est pas une juxtaposition de communautés cloisonnées, mais un lieu de convergences. Son mémoire sur l'interculturalité des contes a révélé des similitudes frappantes entre récits créoles, amérindiens et bushinengués. « Il y a depuis toujours des transversalités entre nos cultures, c'est ce qui fait la richesse de la Guyane. Jusqu'aux années 1960, observe-t-elle, chaque vague migratoire s'intégrait dans un creuset commun. Aujourd'hui, hélas, les revendications identitaires tendent davantage vers la séparation. »

ENGAGEMENT

« Il faut passer le flambeau », dit-elle en souriant. À 70 ans passés, elle a « levé le pied » sur l'écriture. Mais son engagement reste intact. La voici à la tête d'une association née pour restaurer une page oubliée : celle des 8 700 engagés indiens arrivés après l'abolition de l'esclavage. 4 000 ont fait souche, se métissant au point que leurs descendants ont perdu leur nom d'origine. Elle œuvre à renouer des liens entre leur identité et le pays de leurs ancêtres. Chercheuse infatigable, Aline Belfort incarne cette double fidélité : à ses racines multiples et à l'avenir d'un territoire qu'elle invite à se construire dans l'unité de sa diversité. ■

Adeline Louault



Nenette

CE BESOIN DE RIRE

« Je ne pensais pas avoir
autant de culot et me dépasser
autant. Être humoriste, c'est plus
qu'un métier. Ça fait de moi
une meilleure personne. »



Rencontre en vidéo

L'APPART
DE LA VILLETTE





Myriam Jacques

DIRIGER AVEC LE SOUCI DES AUTRES

Dirigeante engagée au sein du groupe GBH, Myriam Jacques incarne un leadership profondément humain, guidé par le sens du collectif, la transmission et le soin porté aux autres.

DES RACINES PROFONDÉMENT ANCRÉES

Chez Myriam Jacques, l'engagement prend racine très tôt. Née dans une famille d'agriculteurs, petite-fille d'un berger des Pyrénées, elle grandit « au milieu des brebis », au contact direct du vivant. Une enfance qui forge un rapport intime à la nature, à la simplicité et aux êtres humains —notamment à travers le basket-ball— et nourrit durablement sa manière d'être au monde.

Son parcours professionnel la conduit à La Réunion, en Afrique du Sud, puis en Guyane. Ces expériences renforcent sa conviction que la diversité culturelle et sociale est une richesse. « J'ai toujours évolué dans des environnements très mixtes, et ça m'a profondément construite. »

Myriam Jacques rejoint GBH en 2003 et occupe, au fil des années, des fonctions de responsabilité croissante, de la communication à la direction commerciale, puis à la direction de concessions automobiles. Elle y développe une solide expérience de gestion, mêlant stratégie, pilotage d'équipes et ancrage territorial, en cohérence avec l'ADN du groupe, qu'elle décline concrètement sur le terrain.

S'ENGAGER LÀ OÙ C'EST NÉCESSAIRE

Aujourd'hui, Myriam Jacques dirige plus de 200 personnes pour les activités automobile, camion et location du groupe GBH. En Guyane, où « 50 % de la population a moins de 25 ans », elle agit concrètement sur les enjeux d'employabilité et de formation. Alternance, création d'un CFA avec l'École des métiers GBH, partenariats associatifs : son engagement se traduit par des actions ciblées et durables. Sport, culture et formation sont pour elle de puissants leviers d'émancipation, résumés en deux mots : « prendre soin ».

PRENDRE SOIN DU VIVANT

Ce principe guide l'engagement de Myriam Jacques aussi bien en faveur de la biodiversité que de l'émancipation des jeunes. Elle soutient des associations comme Kwata ou SOS Faune Sauvage, et en parallèle, s'investit à Saint-Laurent avec la Compagnie des Jeunes Sans Limite, et à Cayenne avec les All Stars de la Crique, où sport et culture deviennent des leviers de confiance en l'avenir. Des actions qui, dit-elle, « donnent de l'émotion » car centrées sur l'humain, la proximité et la constance.

RESPONSABILITÉ ET TRANSMISSION

Distinguée par la Légion d'honneur en 2025, elle accueille cette reconnaissance avec humilité. « Ce n'est pas une fin en soi, ça m'oblige. » Elle y voit avant tout une responsabilité accrue envers ses équipes, les jeunes et le territoire. Ce qui la motive reste inchangé : transmettre, créer des opportunités et voir les autres grandir. En conclusion, Myriam Jacques revient à l'essentiel avec une simplicité désarmante : « La vie est belle. » ■

Magaly Robin

MADAME LA COMMISSAIRE

Magaly Robin est la première Guyanaise admise au concours de commissaire de police. Celle qui voulait exercer un métier qui « serve aux autres » cultive, depuis l'enfance, le goût de l'effort et de l'engagement.

Magaly Robin s'est construite dans la pratique et la culture du sport de haut niveau, sous la houlette de Louis Lafontaine, entraîneur d'athlétisme qui lui a appris à repousser ses limites. Forcée sur la piste, sa force de caractère l'amène, à 19 ans, à suivre les traces de son père, policier lui aussi. « Gardien de la paix, c'est le premier échelon de la profession, mais c'est la plus belle dénomination. Que l'on soit officier ou commissaire, on reste toujours gardien de cette paix. » Quatre ans dans un secteur sensible en région parisienne lui apprennent la dureté du métier. « Quand vous êtes cheffe de patrouille à 21 ans, vous devez parfois prendre des décisions importantes. Ça fait grandir très vite. »

L'APPEL DU PÉYI

En 2001, quand l'institution sollicite les policiers originaires de Guyane pour renforcer la sécurité sur le territoire, elle accepte sans hésiter. « Lorsqu'on grandit quelque part, on a la responsabilité de lui rendre quelque chose de nous. Et puis ici, il y a encore ce regard bienveillant de la population, ce respect de l'uniforme. » Le retour au péyi lui ouvre les yeux sur les réalités du multiculturalisme et la résilience de ses communautés, notamment dans les quartiers difficiles.

Devenue officier en 2005, elle occupe divers postes à travers le département : police aux frontières, renseignement, sécurité publique, compagnie d'intervention. « La mobilité permet de bâtir une solide expérience. » Son engagement dans le métier s'intensifie au contact des policiers avec lesquels elle travaille.

« Ils interpellent des délinquants souvent armés dans un contexte sud-américain, en jonglant quotidiennement entre leur vie professionnelle et leur vie privée. Ce sont mes collègues qui me donnent envie de continuer. »

Être une femme dans un milieu largement masculin n'a pas été un frein. « Nous avons des qualités différentes à offrir, c'est ce qui fait notre force. » Son secret pour réussir à s'imposer ? Ne surtout pas chercher à se comporter comme un homme. Face aux obstacles et critiques — trop jeune, trop féminine, trop locale — elle refuse la posture de victime et mise sur la franchise et le dialogue. « Chaque épreuve, en dépit de la douleur, s'est révélée être un nouveau tremplin. » Repousser les limites. Toujours. C'est ainsi qu'à plus de 40 ans, elle réussit le concours de commissaire de police, une ambition qu'elle avait mise de côté pour élever ses trois enfants.

Face aux nombreux enjeux sécuritaires en Guyane, Magaly veut s'investir davantage et, pourquoi pas, inspirer la jeunesse. Convaincue que la police offre des possibilités d'ascension sociale, elle encourage à oser. « J'aimerais que notre jeunesse résiste à la tentation de l'argent facile. Il n'y a pas de réussite sans sacrifices. » Aujourd'hui, elle partage son temps entre l'école des commissaires de police à Saint-Cyr-au-Mont-d'Or (métropole de Lyon) et la Guyane, portée par le soutien indéfectible de ses parents — « sans eux, cette carrière n'existe pas » — et de son ami, « partenaire de mes joies comme de mes peines ». À l'issue de sa formation, rien ne garantit un retour immédiat sur le territoire. Mais Magaly, droite et sereine, sait que le parcours impose parfois de s'éloigner pour mieux revenir. ■





Valentine Alt LA TÊTE DANS LA CANOPÉE

Depuis plus de 10 ans, Valentine Alt s'épanouit dans le métier atypique d'arboriste grimpeuse qui mêle savoir-faire techniques et connaissances botaniques et qui s'accorde le plus souvent au masculin.

Casque sur la tête, sangles et baudrier autour du corps, Valentine Alt nous reçoit entre deux coups de tronçonneuse dans le jardin d'un particulier, en pleine mission d'élagage. Arrivée en Guyane il y a 16 ans avec une formation de biologie en poche, elle découvre le métier « d'arboriste grimpeur » au détour d'un stage à la station scientifique des Nouragues et décide de se reconverter. « C'est vraiment parti d'une curiosité, d'une envie de grimper. J'ai obtenu ma certification professionnelle après une formation au lycée de Matiti (à Macouria, ndlr) et je me suis mise à mon compte en 2012. Depuis, je n'ai pas vraiment eu de moment de repos », raconte celle qui, à 37 ans, vit avec son compagnon en pleine forêt dans le secteur de la Comté.

Ses missions, qui vont de l'accompagnement de missions scientifiques — pour placer des capteurs ou collecter des végétaux dans la canopée — à l'élagage le plus classique, l'amènent à bouger de Maripasoula à Camopi, en passant par Saint-Laurent-du-Maroni. « Lors de mes interventions, je ne fais pas que couper des branches, je dois réfléchir à la biologie de l'arbre,

à la façon dont il fonctionne pour à la fois limiter mon impact et éviter qu'il ne devienne dangereux pour les humains. » Si la Guyane compte son lot d'élagueurs, cette formation plus spécialisée n'est détenue que par une dizaine de professionnels dans tout le département.

UN MÉTIER D'HOMMES

Comme dans le reste du pays, cet environnement est on ne peut plus masculin, Valentine Alt étant la seule femme du milieu. « Une femme avec une tronçonneuse et qui sait s'en servir, ça ne va pas de soi pour beaucoup de personnes. Je dois parfois composer avec les petites remarques, les conseils paternalistes inopportuns », confie-t-elle.

Avec une soixantaine d'arboristes grimpeuses d'Amérique latine, elle anime le collectif Mujeres arboristas de latinoamerica (MALA) pour donner de la visibilité à ces professionnelles. « C'est une façon pour nous de parler des problématiques spécifiques que rencontrent les femmes dans ce métier mais aussi de donner envie aux jeunes filles qui veulent se lancer, de montrer que c'est possible et de leur donner des conseils », résume Valentine.

Et quand elle remet les pieds sur terre ? Il y a de fortes chances que Valentine rejoigne Faya Boto, son équipe (mixte) de pirogue traditionnelle, l'une des plus connues — et titrées — de Guyane. Ou qu'elle s'investisse dans Upaya, une association d'aide aux personnes en grande précarité, qu'elle a cofondée en 2019 et qui vient notamment en aide aux migrants dans le parcours escarpé de la demande d'asile. ■

Enzo Dubesset

A woman with dark hair, wearing a blue striped shirt and black trousers, stands with her hands on her hips in front of the tail of an Air Caraïbes aircraft. The aircraft features a blue and green leaf-like logo. The background shows a clear blue sky with some clouds and an airport tarmac with a white truck and orange traffic cones in the distance.

Karen Virapin
**LA PREMIÈRE
D'UNE
NOUVELLE ÈRE**

« Mon ambition est de réussir ma fonction de directrice générale déléguée. C'est nouveau pour moi et je sens bien l'engouement car je connais les gens et le fonctionnement d'Air Caraïbes. Continuer à être ce parcours inspirant sera la réussite de cette mission. »



Rencontre en vidéo



Valentine Bonifacie

UN PARCOURS DE PREMIÈRE

En 1977, Valentine Bonifacie a intégré le Centre spatial guyanais (CSG), devenant la première analyste programmeuse noire à faire carrière dans le spatial français. Depuis, elle forme les nouvelles générations avec les « Premières de Guyane », un incubateur pour entrepreneuses.

Quand elle naît en 1954 à Sinnamary, Valentine Farlo est déjà symboliquement la première fille d'une grande fratrie de neuf enfants, comme elle nous le raconte, tout sourire, en reprenant le fil de sa vie. Mais c'est surtout en 1977, alors qu'elle est devenue Valentine Bonifacie après son mariage, qu'elle endosse réellement son statut de « Première ». À 23 ans, elle devient en effet la première femme guyanaise à intégrer le service des « calculs » à la base spatiale. « Dans le service où je travaillais, c'était 35 hommes, tous des ingénieurs blancs de l'Hexagone. Je sentais la pression sur mes épaules, je n'avais pas le droit à l'erreur », se souvient-elle. Ce parcours exceptionnel qui l'a conduite à participer à la programmation en temps réel du premier vol Ariane, en 1979, a commencé quelques années plus tôt à Paris.

UNE PIONNIÈRE DE L'INFORMATIQUE

Après avoir travaillé dans un bureau d'expert-comptable de la capitale, Valentine Bonifacie découvre la mécanographie, l'art de traduire les programmes informatiques à l'écrit aux premiers

temps du web, en créant des cartes perforées (le support sur lequel se transmet l'information). Une révélation qui attise sa curiosité. « J'ai toqué aux portes du Conservatoire national des arts et métiers (CNAM). Ils m'ont fait passer des tests en mathématiques et en logique et j'ai pu intégrer les cours du soir pour devenir analyste programmeur. En même temps, j'élevais mes enfants », raconte-t-elle.

De retour sous l'équateur suite à une proposition d'embauche au CSG, Valentine Bonifacie gravit peu à peu les échelons dans l'univers très masculin du spatial français jusqu'à rejoindre l'équipe « Temps réels », qui s'occupe de suivre en direct la trajectoire des lanceurs, un poste qui n'avait jamais été confié à une femme. Mais l'informatique et le spatial sont loin d'être les seules activités de cette mère de six enfants. Au fil des années, elle s'est beaucoup engagée dans le tissu associatif kouroucien, et notamment auprès de l'antenne locale des Soroptimist, une organisation philanthropique internationale. C'est en leur sein qu'elle participe en 2013 à la fondation du réseau des « Premières de Guyane » (autrefois appelé les Pionnières), un incubateur pour entrepreneuses dont elle est devenue présidente. « On s'est rendu compte qu'il y avait très peu d'infrastructures pour aider les femmes à monter leurs projets, pour répondre aux contraintes particulières qu'on peut avoir en tant que femme. Aujourd'hui, on accompagne près de 300 personnes, avec de très belles réussites entrepreneuriales », se réjouit-elle.

En 2021, Valentine Bonifacie a quitté le CSG après 47 ans de service et plus de 300 lanceurs envoyés dans l'espace. Autant de temps libéré pour s'impliquer dans les Premières et former les nouvelles générations. ■

Enzo Dubesset

Alolia Aboikoni

L'EXCELLENCE MÉDICALE

Alolia Aboikoni dirige le service d'hépatogastroentérologie du CHU de Guyane — site de Cayenne. D'une enfance modeste à Iracoubo aux plus hautes ambitions universitaires, portrait d'une médecin déterminée à hisser son territoire au rang des standards internationaux.

Enfant, Alolia voulait être infirmière. Une ambition raisonnable pour une jeune fille issue d'une famille où personne n'était allé à l'école. Mais au collège, son professeur de mathématiques la motive. « Pourquoi ne tenterais-tu pas médecine ? » Elle se lance. Première année en Guyane, deuxième et troisième en Guadeloupe, puis Strasbourg, Caen, Paris. Boursière, elle compte « chaque centime » et vit avec 20 euros par semaine. Une amie lui prête des vêtements chauds pour affronter l'hiver. Pour payer ses manuels, elle enchaîne les gardes de nuit comme aide-soignante. Son ancien professeur et sa famille, installés à Montpellier, la soutiennent et l'accueillent le week-end. Malgré le déracinement et les difficultés, Alolia s'accroche. Et réussit.

MÉDECIN EN GUYANE

Au concours de l'internat, la cardiologie — son premier choix — lui échappe à 24 heures près. « Je n'ai pas de regrets car la gastro cohabit toutes les cases : variété des pathologies et des gestes techniques, possibilité de résoudre concrètement les problèmes. »

Son retour en Guyane en 2021 est mûrement réfléchi. Car dès 2016, lors d'un stage, la jeune femme a pleinement mesuré le manque d'infrastructures, d'équipements et de personnel. « Je me suis dit que la Guyane avait besoin de ses bons éléments. » D'autant qu'en Amazonie française, la médecine se pratique différemment. « Il faut connaître le contexte local caractérisé par une population multi-ethnique, des pathologies tropicales, des parasitoses digestives qu'on ne voit plus en Hexagone. » La drépanocytose, très

prévalente chez les afro-descendants, entraîne des complications hépatiques graves. S'ajoutent la leptospirose, la tuberculose, l'histoplasmosse, le VIH. Et le body packing qui représente environ 500 hospitalisations par an pour ingestion d'ovules de drogue. Son service a d'ailleurs développé une expertise pour les retirer par endoscopie. La précarité change aussi la donne. « Beaucoup de patients n'ont pas de couverture sociale. Il faut savoir conjuguer avec tout ça. » Enfin, à 9 heures de vol de Paris, certaines évacuations sanitaires deviennent des courses contre la montre.

AMBITION(S)

Nommée cheffe de service en janvier 2025, Alolia Aboikoni a doublé les effectifs de gastroentérologie en un an. Quand elle a commencé ses études, trois ou quatre Guyanais seulement réussissaient en médecine chaque année à la faculté des Antilles-Guyane. Aujourd'hui, avec le développement de la faculté locale, les promotions grossissent. « D'ici dix ans, nous espérons avoir de plus en plus de médecins spécialistes locaux », se réjouit-elle.

Mère de deux enfants de 3 et 7 ans, elle jongle entre clinique, recherche et enseignement, sous le regard bienveillant de son mari qui assume une large part de la vie familiale. « Je dois être un peu folle, dit-elle en riant, mais je ne sais pas ralentir. »

Après un master 2 en santé publique, elle prépare une thèse sur les maladies hépatiques liées à la drépanocytose. « La recherche, c'est un moyen de faire reconnaître notre expertise », plaide la spécialiste dont l'ambition est de faire de son service une référence universitaire, sur le plan des parasitoses digestives notamment. « Je voudrais aussi que chaque patient soit soigné en Guyane comme il le serait à Paris ou à Québec. » Elle vise le titre de maître de conférences, puis de professeure des universités — praticienne hospitalière (PU-PH) d'ici quelques années. « Je sais que c'est ambitieux, mais je suis comme ça. Je suis la preuve qu'on peut partir de rien et arriver loin. Il suffit d'y croire et de travailler. » ■

Adeline Louault



Elina Bourgeois

AU VOLANT DE SON DESTIN

Elina Bourgeois incarne un management humain et engagé. Arrivée en Guyane il y a trois ans, elle a transformé une opportunité professionnelle en véritable aventure personnelle, faite de défis et de rencontres.

Petite, elle rêvait d'être professeure d'anglais. Passionnée par les langues, elle s'oriente vers le tourisme avec un BTS vente et production touristique. Elle débute sa carrière chez GBH en Guadeloupe et occupe plusieurs postes évolutifs. Toujours avide d'apprendre, une mutation en 2023 l'amène à rejoindre Jumbo Car en Guyane sur un poste de responsable d'exploitation. Aujourd'hui elle vient d'être promue en interne au poste de directrice d'exploitation.



MANAGER AVEC PROXIMITÉ

À la tête d'une équipe de quinze collaborateurs, elle pratique un management de proximité, fondé sur l'écoute et la disponibilité. « Je peux passer du temps au téléphone avec un collaborateur. Nos échanges dépassent parfois le cadre professionnel. Un peu comme le ferait une mère attentive. » Pour Elina Bourgeois, la performance passe par l'humain. Elle encourage chacun à se dépasser et à développer ses compétences, avec bienveillance et exigence.

ANCRAGE LOCAL

En trois ans, elle s'est pleinement ancrée dans le territoire, qu'elle considère désormais comme une terre d'engagement. Son credo : encourager la jeunesse et lui donner le goût à l'effort et à la réussite. Aussi, chaque entretien est l'occasion de détecter des talents et de transmettre des conseils, même

lorsque le candidat n'est pas retenu. Son message ? « Ayez le goût de l'effort, nourrissez votre passion et osez aller plus loin. » Son coup de cœur ? Le Camp de la Transportation à Saint-Laurent-du-Maroni, un lieu qui la fascine autant par son histoire que par la richesse culturelle qu'il dégage.

RÉSILIENCE ET ÉQUILIBRE

Dans l'exercice exigeant de son rôle, elle s'appuie sur une conviction forte : « On peut plier, mais on ne casse jamais ! » Optimiste et battante, Elina Bourgeois trouve son équilibre auprès

de ses deux enfants et dans le développement personnel. Ses proches la décrivent comme une femme solaire et déterminée, dont ils sont fiers.

Alyia Weinum, alternante en licence professionnelle commerce et distribution : « j'ai reçu un très bon accueil au sein d'une entreprise dynamique et à l'écoute. Grâce à un véritable accompagnement, j'ai pu monter en compétences en relation client, négociation et management. On me fait confiance et l'on me confie des responsabilités, comme l'organisation du Tour cycliste de Guyane. Mon objectif est de poursuivre mes études en master dans ce domaine. »

Jumbo Car
Location de voitures

LA MOBILITÉ PROFESSIONNELLE SIMPLIFIÉE



PARTENAIRE DE VOTRE MOBILITÉ

4 AGENCES EN GUYANE

AÉROPORT FÉLIX EBOUÉ | CAYENNE | KOUROU | SAINT-LAURENT DU MARONI

+594 594 25 51 94

www.jumbocar-guyane.com

SCANNEZ-MOI





Lucille Mijdt **L'ÉNERGIE SOLAIRE**

Fondatrice de The Palm Agency, première agence d'influence aux Antilles-Guyane, Lucille Mijdt est une entrepreneure résiliente qui avance au feeling sans jamais perdre de vue l'essentiel : le lien.

À la fin d'un événement, quand les équipes se dispersent, Lucille Mijdt reste souvent quelques instants de plus. Observer, ressentir, s'assurer que chacun repart avec le sourire. « The Palm Agency, c'est avant tout une famille. J'attache une réelle importance au bien-être de mes équipes. » Jeune maman, Lucille revendique des choix de vie assumés. « J'essaie de concilier vie professionnelle et personnelle. Aujourd'hui, je me sens en phase avec moi-même. » Résiliente — le mot qu'elle choisit pour se définir —, elle avance avec sincérité, portée par ses racines guyanaises.

UNE ÉVIDENCE

Rien n'était écrit d'avance. À 19 ans, direction l'Hexagone où elle obtient une licence en langues étrangères. Paris devient un terrain d'expérimentation : festivals, soirées, entreprises... « Mon cœur de métier, c'est l'événementiel ! » Le Covid met brutalement fin à sa société parisienne. Lucille rentre alors en Guyane pour se ressourcer. Le déclic survient lors d'un échange avec son associé actuel, Erwan Anatole Bonheur. Un constat s'impose : aux Antilles-Guyane, les influenceurs manquent d'accompagnement et les entreprises de repères et de visibilité sur les réseaux sociaux. « Je ne souhaitais pas être une

agence de plus sur Paris, mais je voulais "une agence du soleil", qui offre les mêmes services aux Antilles-Guyane. Créer une communauté avec des profils issus des pays chauds. » Pari réussi. Aujourd'hui, l'agence repose sur deux pôles complémentaires : l'influence, avec le management de talents, entre autres Annaiika_dim57, Leelyqueen, Nancy.mvx, et le marketing digital au service des entreprises. « Nous accompagnons les entreprises d'Outre-mer dans l'élaboration et la mise en œuvre de stratégies digitales innovantes, adaptées à leurs besoins spécifiques. Les réseaux sociaux sont des métiers nouveaux qui ont une place centrale dans la communication. Il faut en expliquer les codes, les lois et l'intérêt stratégique. Tout est encore à construire, il y a toute une partie pédagogie passionnante. »

Un événement restera à jamais gravé dans sa mémoire : l'accueil d'influenceurs au festival de la Wyhcella, à Kourou. « Un casting incroyable où tout a fonctionné à merveille, ce qui est rare dans l'événementiel ! » Ces instants résument l'ADN de l'agence : connecter, créer du lien et vivre des expériences humaines fortes.

Cinq ans après sa création, l'agence a le vent en poupe avec des implantations en Guadeloupe, en Martinique et dans l'Hexagone. Pour demain, Lucille voit plus loin, sans perdre le sens : « Pourquoi pas l'Afrique ? Tout en restant bien sûr une agence reconnue pour son professionnalisme et son engagement. »

Aux femmes qui hésitent à entreprendre, elle adresse un message simple : « Croyez en votre potentiel. Être une femme cheffe d'entreprise ne doit jamais être un frein. » C'est ainsi qu'avance Lucille Mijdt, portée par le soleil et la conviction que les plus beaux projets naissent toujours d'un lien humain sincère. ■

Sandrine Chopot



Paule-Élise Aglaé

CONCILIER AFFAIRES ET PASSIONS

Paule-Élise Aglaé, cheffe d'entreprise martiniquaise, écrivaine, sportive et musicienne, conjugue énergie, discipline et curiosité. Chaque projet, professionnel ou artistique, reflète sa vision structurée du monde.

© NOËMIE DUTERTRE

À chaque poignet, des pierres différentes, rapportées d'Afrique et d'ailleurs. Elles l'aident à rester équilibrée, confie Paule-Élise Aglaé. Un détail révélateur pour cette femme qui se dit « hyperactive » : son énergie n'est jamais dispersée, elle est structurée, mise au service de sa vision.

À 58 ans, cette cheffe d'entreprise dirige Aglaé Recouvrement, société spécialisée dans le recouvrement et la gestion précontentieuse pour bailleurs sociaux, banques et professionnels, implantée en Martinique, Guadeloupe et Guyane. Une entreprise qui, sous son nom, porte désormais son identité, son histoire et plus de vingt-cinq ans de réputation.

CHOISIR L'INDÉPENDANCE

Son parcours entrepreneurial commence à la fin des années 1990. Salariée, Paule-Élise s'ennuie. Horaires imposés, hiérarchie, routine... « Très peu pour moi », résume-t-elle. Elle crée sa propre structure, et l'employeur de l'époque, convaincu de son potentiel, devient associé. Direction la Guadeloupe, puis la Martinique et la Guyane. Vingt ans plus tard, elle vend sa filiale guadeloupéenne, recentre son activité et reconstruit un projet aligné avec ses priorités. Toujours en mouvement, jamais dans la précipitation.

UNE IDENTITÉ PLURIELLE

Mais sa vie ne se limite pas à l'entreprise. La musique, passion ancienne longtemps mise de côté, prend aujourd'hui sa place. Elle vient de sortir un titre mêlant zouk, afro-beat, français, anglais, créole et le mina, un dialecte d'Afrique de l'Ouest. Son clip sera tourné entre les Antilles et l'Afrique.

Investisseuse, elle développe aussi des projets immobiliers aux Antilles, à Paris et Saint-Domingue. Elle a également créé, au Togo, une exploitation agricole dédiée au maïs et au soja. Non par appât du gain, mais par curiosité et par envie « d'apporter sa pierre à l'édifice ».

FEMME DU MONDE

En 2005, son parcours est récompensé à Londres par un prix international, saluant son itinéraire de première femme cheffe d'entreprise noire dans un secteur très masculin. Sans revendication particulière, c'est une femme du monde, martiniquaise de naissance, guadeloupéenne d'adoption et africaine de cœur. Elle est aussi passionnée de voyages.

Cette pluralité se retrouve dans son autobiographie, *Le clair et l'obscur*, publiée il y a un an, où elle évoque ses réussites et ses épreuves, dont celle de 2010, lorsqu'elle échappe de peu à la mort. Depuis, la conscience que tout peut s'arrêter guide chacun de ses actes.

Sportive, Paule-Élise Aglaé pratique la course à pied, le sport en salle et la natation en mer. Dans sa vie professionnelle comme personnelle, elle privilégie l'efficacité et l'organisation. Passionnée de mode, elle traverse le monde pour soutenir des amis créateurs. « J'aime le beau », lance-t-elle. Pour elle, chaque jour compte et chaque projet devient son terrain d'expression.



Le clair et l'obscur - Itinéraire de la 1re femme d'affaires noire de France, AGLAE Paule-Élise, K. Editions.
Livre audio disponible FC Audio Edit.



À ÉCOUTER

www.brg-recouvrement.fr



Et si la suite de **Portraits**
s'écrivait grâce à vous ?

**Vous connaissez
une femme dont le
parcours, l'engagement et
la personnalité méritent
d'être partagés ?**

Envoyez-nous vos
suggestions par mail :

annelaurelabenne@ewag.fr



EW'AG®

remercie son sponsor
ORANGE qui rend possible
la réalisation du magazine
PORTRAITS en Guyane





Alfa Romeo Junior Speciale 1.2 essence IBRIDA e-DCT6 136 ch : Consommation mixte WLTP (l/100 km) : 4,9 - Émission de Co2 WLTP (g/km) : 111.

ALFA ROMEO JUNIOR

CE QUI FAIT BATTRE VOTRE CŒUR

CAYENNE

ZI COLLERY OUEST - 97324 CAYENNE CEDEX 0594 01 03 84

KOUROU

ZI PARIACABO - 97310 KOUROU 0594 32 45 81

SAINT-LAURENT-DU-MARONI

1430 AVENUE GASTON MONNERVILLE - 97320 SAINT-LAURENT-DU-MARONI 0594 27 64 65

SOMASCO
PLA A

   | www.alfaromeo.gf



PENSEZ À COVOITURER. #SeDéplacerMoinsPolluer